

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

15^{ME} ANNÉE, No 746.—SAMEDI, 20 AOUT 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents

Insertions subséquentes - - - 5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



LE GENERAL NELSON MILES, commandant-en-chef des armées américaines

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 20 AOUT 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—A tous.—Zig-zag, par R. le Fort.—Chronique parisienne, par Paul.—L'hon. M. Achille Dorion.—Rectification.—Poésie : La vie aux champs, par Dr J. N. Legault.—Nouvelle : Le chiffre 13, et le vendredi, par Louis Fréchette.—Résignation, courage ! par H. Haude.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Poésie : Ballade des êtres aimés, par S. Durantel.—Notes de voyage, par G.-A. Dumont.—Causerie, par Violette.—La mère et l'enfant, par Myosotis.—Curiosités de l'océan.—Poésie : Nocturne, par J. Archambault.—A la veillée, par A.-H. de Trémaudan.—Chasse au léopard (avec gravure), par L. Jacollicot.—Les premiers élèves du R.P. Lejeune, par Racine.—Conseils pratiques.—Jeux et amusements.—Le billard.—Devinette.—Le sport.—Parc Sohmer.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portrait du général Miles, commandant en chef des armées américaines.—A travers New-York : Les Postes ; Le grand dépôt Central ; Le chemin de fer élevé ; Place de l'Hôtel de Ville.—Piconia superba (double page).—Comique : Une femme nouvelle.—Devinette.—Gravure du feuilleton, etc.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A TOUS !

Nos aimables lectrices, nos chers lecteurs s'intéressent grandement — et avec raison — à tout ce qui peut jeter de l'éclat, ramener de la gloire, sur ceux qui fondèrent notre Canada.

De grandes fêtes ont eu lieu en France, à Saint-Malo, en l'honneur de Jacques Cartier, le découvreur de notre beau pays. Notre prochain numéro sera un numéro souvenir, contenant des vues de la ville du grand navigateur, de sa maison ; nous aurons même un fac-similé de son écriture. Qui ne voudrait avoir et garder religieusement ces souvenirs chers aux cœurs des vrais Canadiens ?

Nous verrons aussi, en ce même numéro, le portrait de Mlle Victoria Cartier, notre artiste que tout Paris vient d'acclamer : elle est descendante de l'illustre navigateur — et c'est à sa gracieuseté que notre MONDE ILLUSTRÉ doit les beaux souvenirs qu'il va publier.

Ce même numéro contiendra une superbe nouvelle de notre conteur inimitable, M. Louis Fréchette ; un épisode de 1837 très bien raconté par un de nos jeunes avocats d'avenir. On le voit, ce sera un vrai régal, autant pour les gens qui ne savent lire que des images, suivant la noble expression de l'huileux écrivain du coin, que pour les lecteurs ordinaires et extraordinaires du MONDE ILLUSTRÉ.



Le 8 de ce mois avait lieu la remise du *Pallium* à notre révérendissime archevêque, S.G. Mgr Bruchési. La vaste église Notre-Dame était trop petite pour contenir la foule accourue se presser autour de son premier Pasteur.

Onze archevêques et évêques, parmi lesquels Mgr Corrigan, archevêque de New-York, avaient tenu à honorer leur frère en épiscopat ; plus de cinq cents prêtres emplissaient le chœur ; notre lieutenant-gouverneur, l'hon. M. Jetté et madame ; l'hon. premier ministre de la province, M. Marchand ; l'armée, toute la magistrature, assistaient ou étaient représentés à cette émouvante cérémonie.

Mgr Bruchési a vu, une fois de plus, combien il est aimé en sa bonne ville, en tout son diocèse : on est heureux de pouvoir constater cette respectueuse affection.

La guerre hispano-américaine est finie, la paix va être signée — elle le sera peut-être (le protocole, du moins) quand paraîtront ces lignes.

Dieu en soit loué !

Mais à peine a-t-on laissé échapper un soupir de satisfaction, qu'on se reprend à craindre.

En effet, loin de s'apaiser, les bruits de guerre qui couraient l'Europe au début de la guerre hispano-américaine, reprennent avec plus d'intensité que jamais. Et ce sont toujours ces vilains Chinois la cause première de tout ce remue-ménage !

La Russie joue l'Angleterre, là-bas, et la roule comme jamais Juif ou Anglais n'a été roulé ; la France obtient des concessions qui font bondir ce qu'on appelle — je ne sais pourquoi — le *léopard* d'Angleterre.

Le *léopard* !... sous le rapport de la ruse, de l'astuce, de la félonie, soit : mais pas autrement.

Si la guerre générale se déclarait en Europe, notre Canada ne serait-il pas forcé de fournir des troupes à la... belle-mère, pour combattre notre mère-patrie ?...

A propos de guerre, nous donnons en ce numéro le portrait du général N. Miles, actuellement vainqueur en l'île de Porto-Rico. (A quoi bon s'escrimer à chercher une autre orthographe à ce nom ? Parce qu'il est admis, partout hors l'Espagne, d'écrire *Porto* ?... C'est aussi ridicule que l'Angleterre prenant le thermomètre Fahrenheit, un Allemand ! pour ne pas prendre le centigrade, seul rationnel ; ou gardant ses... longs pieds, pour ne pas se servir du mètre !...)

Un plébiscite !... Quel bonheur ! On va pouvoir tous voter ! Hommes, femmes, enfants, chiens, chats, tout ce qui est animal domestique... ou maître, va voter.

— Voter sur quoi ?

— Eh ! sur la prohibition.

— La prohibition !... Qu'est-ce que cette... blague-là ?

— Comment, malheureux ! une blague ! Mais c'est la défense de boire, peut-être même de l'eau : car la demande à laquelle vous devez répondre "oui" ou "non," est celle-ci :

Etes-vous en faveur de la passation d'une loi défendant l'importation, la fabrication ou la vente des spiritueux, vins, bières, cidres, et toute boisson alcoolique employée comme breuvage ?

Passation est bien français, lorsqu'il s'agit d'acte notarié.

Avant de voter, je vote donc que cette question soit modifiée, pour l'euphonie, et qu'il soit imprimé :

"... la passation... défendant l'importation, la fabrication, la *ventation*..."

Ce serait bien plus joli !

Mais voter qu'on ne boira plus de vin, plus de bière, plus de cidre, et même, suprême démentation (pour démente) ! qu'on ne pourra plus en faire l'importation, ni la fabrication, ni la ventation !

Devient-on fou ? Quel est l'imbécile, l'idiot, qui a poussé notre gouvernement à faire une telle plébiscitation ?

Il faudrait vraiment se laisser dominer par... ces ridicules dominés, pleurnichant auprès de nos gouvernants pour que l'on ne mange plus, qu'on ne boive plus, qu'on ne respire plus le dimanche et même dès le samedi après-midi (voyez-vous, que ce ne sont que des Juifs, tous ces clergymen ?) : mais eux, ces prudes, ces vertueux, ces impeccables, vous les voyez rouler ivres-morts sous leurs tables plus souvent que le dimanche.

Ne plus boire de vin, de bière, de cidre, parce que ce sont des *boissons alcooliques* !...

Faut-il être bête !

Si le vin est une boisson alcoolique, c'est quand il a eu le malheur de passer par l'Angleterre ! Ce n'est un mystère pour personne que l'éhontée Albion falsifie TOUT ce qui passe chez elle. Le vin d'Australie, sa propre colonie, ne trouve pas grâce. Et d'une barrique de ce vin, comparable au bon Bourgogne, ils en font trois ; comme d'une barrique de vin de Bordeaux, ils en font trois.

Ils doivent donc forcer en alcool, afin de laisser le degré voulu.

Mais traiter de boisson alcoolique le pur jus de raisin, de la pomme, du houblon !

Dans tous les cas, si l'on veut absolument que ce soit alcoolique, je demande à ceux qui ont soulevé cette affreuse blague, d'abolir tout d'abord les maladies, surtout chez le pauvre, chez l'ouvrier.

Je leur demande aussi d'abolir la soif chez tous les humains.

Mais avant tout je leur demande, à eux, à ces brailards, éternels pleurnicheurs... sur les désordres des autres, de commencer par eux-mêmes, et de ne plus se livrer à leurs révoltantes et fréquentes sottises !

Je demande pardon à nos chers lecteurs d'employer de telles expressions : il n'y en a pas d'autres pour dire ce que je veux dire.

Presque tous les pays ont essayé de tuer l'ivrognerie : car c'est là le but que l'on se propose. Or, de tous les moyens employés, on doit reconnaître qu'un seul est pratique, rationnel, juste — mais ne s'occupe pas, par exemple, d'empêcher la fabrication, ou la mise en vente du vin, du cidre.

Mon excellent ami, Jean des Erables, rédacteur en chef de *La Tribune*, de Woonsocket, va nous donner ce moyen :

On ne saurait, dans la situation actuelle, songer à restreindre la fabrication de l'alcool. Les applications de l'alcool dans l'industrie ne cessent de se multiplier ; elles croissent tous les jours à mesure que son prix de revient s'abaisse ; ce serait une calamité de diminuer sa production. On demande de tous côtés de le dégrever des charges fiscales exagérées, désastreuses pour l'industrie, et de reporter ces charges exclusivement sur le commerce strictement et sévèrement réglementé de l'alcool destiné à la consommation.

Voilà quelle est la seule et vraie solution de cette question.

Mais demander, par plébiscite, ce que l'on demande là !...

Venez, mes enfants, dans ce beau verger. Voyez-vous ces centaines d'arbres chargés de fruits ? Vous savez que c'est très mauvais, très dangereux, de se donner des indigestions. Or, si l'on vous donne des fruits, vous aurez des indigestions. Nous allons faire un plébiscite : le voulez-vous ?

Voici la question à laquelle vous aurez à répondre : — Etes-vous en faveur du vote d'une loi défendant de manger des pommes, des poires, des abricots, des pêches etc., en un mot de tout fruit pouvant donner une indigestion ?

Voyons, mes petits chéris : serez-vous aussi... dépourvus d'esprit que les hommes des autres provinces, et direz-vous : OUI, parce que les gourmands sont punis par leur gourmandise ?

Mes frères, votez tous comme un seul homme que vous ne voulez pas de loi défendant... ce que fera la fraude !

Votez NON, cent mille fois NON !

Je déteste l'ivrogne, et je n'ai jamais trémpé mes lèvres dans ces poisons : gin, rye, whisky, etc.

Mais le vin, ce fortifiant des travailleurs, ce restaurateur des pauvres malades !

La bière, qui, bien faite, apaise si bien la soif la plus forte !

Le cidre, cette boisson de nos pères, et sans laquelle — le diable le pardonne à ces dominés de malheur, instigateurs de tout ce trouble — sans laquelle, dis-je, le Normand ne serait plus Normand !

Halte-là !

Faites payer deux cents, cinq cents piastres si vous le voulez, la licence pour la vente des liqueurs fortes, dans lesquelles vous ne comprendrez ni le vin, ni la bière, ni le cidre : nous serons avec vous, nous écrivons en votre faveur, nous voterons à tour de bras s'il le faut.

Mais laissez-nous boire le bon vin des Pères Trappistes, le bon vin canadien que plusieurs font si bien, même en Ontario !

Laissez-nous boire la bière inoffensive au houblon, et veillez — c'est votre devoir — à ce qu'elle ne contienne ni alcool, ni strychnine (poison des plus violents), ni autres saletés.

Laissez-nous déguster le bon cidre de Normandie, encore qu'il sorte de la maison des Pères Trappistes d'Oka, ou qu'il vienne de notre célèbre fabricant canadien-français, M. F. B. Lafleur, de Lachine.

Allez donc, chez cet excellent homme, commander quelques gallons de son délicieux breuvage : vous m'en direz des nouvelles ! Je sais bien que son cidre serait vite plus fort que votre tête, si forte fût cette tête : mais l'arsenic est un poison terrible, cependant nous le prenons pour les maladies de cœur. Et le cidre, du moins, n'est pas un poison, pas plus que le vin ou la bière.

C'est l'excès qui est un poison !

Instruisez, éclairez les masses : cela vaudra mieux que toutes les votations de prohibitions de fabrication, d'importation, de ventilation et de tous les mots que vous pourrez fabriquer en action !

Rodolphe Le Fort

CHRONIQUE PARISIENNE

Mon cher directeur,

Non, je ne suis pas mort. Et même ne cherchez pas la cause de mon long silence dans l'affaiblissement causé par une dure maladie, car, de ma vie, encore courte pourtant, je ne me suis si ostensiblement bien porté. Et, tenez, je veux vous tirer d'embarras et vous dire tout de suite pourquoi je ne vous ai pas, d'ores et déjà, adressé plusieurs douzaines de correspondances sur Paris, ainsi que vous m'y invitiez si gracieusement, un jour ou deux, peut-être, avant mon départ.

C'est que, chaque fois que je voulais m'exécuter, je reculais effaré par la blancheur de la page que je voulais remplir à votre intention...

Aujourd'hui même, je ne sais trop que vous dire et je reste "perplexe", tout aussi perplexe que le duc della Volta de la *Fille du Tambour Major*. A tel point que mes amis qui se souviennent encore de l'inimitable Mézière, ne pourront que s'écrier : "Je l'savais, mon ami : je l'savais !..." Car, qu'est-ce qui n'a pas encore été dit sur Paris ?

Tout le monde en a parlé, tout le monde en parle encore. C'est peut-être à cause de cela que vous me demandez une causerie qui me force à parler de quelque chose de battu et rebattu. Car, depuis Hugo jusqu'à Bœdecker, ce compagnon fidèle de l'Anglais classique, on a tout dit sur Paris et sur les Parisiens.

Mais, au fait, le Bœdecker, il n'y a pas que les Anglais qui voyagent avec lui, il y a aussi...

Comme question de fait, il y a tous ces touristes à grande vitesse qui visitent Paris en jetant un regard distrait sur un édifice après avoir lu, avec une attention concentrée, une page de leur Bœdecker.

Ces aimables voyageurs retournent dans leur pays, persuadés que rien ne leur a échappé dans la ville lumière, tandis qu'à la vérité, ils ne connaissent que leur guide. Mais ce qu'ils le connaissent !... c'est à n'y pas croire, ils le déclameraient sans souffler, je le parierais.

Ainsi, j'en ai rencontré un dernièrement, à qui l'on pourrait appliquer, sans crainte d'erreur, les réflexions que je viens de faire.

Il a sillonné Paris, pédestrement, à raison de 25 à 30 milles par jour, seul avec son Bœdecker, s'extasiant, d'une extase toujours égale d'ailleurs, à la vue des monuments, des édifices ou des jardins, peu importe, devant lesquels, en lisant son guide, le matin, il s'était promis de tomber d'admiration dans le cours de la journée. En sorte qu'il aura la ferme conviction d'avoir vu Paris et de le connaître dans les coins, quand de fait, il ne l'aura vu qu'à vol d'oiseau, de gros oiseau, si je puis m'exprimer ainsi, parce que notre touriste est de dimensions plutôt considérables. Ses amis ne seront pas peu surpris de l'effet produit par ce genre d'exercice sur sa corpulence : un espace très prononcé s'accuse déjà entre ses flanelles et son gilet. Mais il a son programme et rien ne peut l'en faire dévier, surtout quand il l'a ruminé pendant dix ou douze longs jours de traversée. Vous pensez bien qu'il n'y failira pas jusqu'à la date de son départ, inexorablement fixée au 15 juillet.

Car, dans son itinéraire, sont marqués d'une croix rouge tous les endroits où il devra y avoir des illuminations — et il verra tout cela, quand même il devrait marcher sur cent mille cors parisiens.

Et le 15 juillet, fatalement, irrévocablement — c'est le programme — il quittera Paris :

"Gai et content." Ayant vu l'armée française, "à Longchamps."

* * *

Et maintenant, ne serait-il pas temps de causer de quelque chose d'intéressant ? Mais voilà ; ce n'est pas dans le programme. Y tenez-vous tant que ça, vous, au programme ? Moi ? pas du tout !

Et ce quelque chose dont j'aurais à vous parler, intéresserait certainement nos bons amis, les jeunes littérateurs de Montréal, et sans doute aussi le "Tout Montréal élégant," parmi lequel se comptent beaucoup de ces jeunes filles charmantes à qui mon excellente amie, Françoise, reprochait autrefois de se servir un peu trop de leurs dictionnaires pour se confectionner des papillotes...

Il s'agit de monsieur de Labriolle, que j'ai rencontré aux mercredis de M. Herbet, récemment engagé par l'Université Laval, de Montréal, comme professeur de littérature.

Son engagement s'est effectué dans des conditions particulièrement brillantes, car les ministères des affaires étrangères et de l'instruction publique ont donné leur approbation à la nomination de M. de Labriolle, cette nomination prenant ainsi un caractère semi-officiel. En outre, le temps que M. de Labriolle passera au Canada lui sera compté, comme s'il demeurait en France, pour son avancement et sa retraite.

Le nouveau professeur est un tout jeune homme : vingt-quatre ans à peine. Après son éducation à l'externat de la rue de Madrid, institution dirigée par les Pères Jésuites, il a passé quatre ans en Sorbonne et, à dix-huit ans, il était agrégé de lettres. De là, il passa à l'école des hautes études du Collège de France, où il étudia sous la direction de M. Cagnat, professeur d'épigraphie latine. Puis il fut admis à la fondation Thiers, où tous les ans sont nommés par concours, cinq jeunes gens, pour une période de trois ans.

La fondation Thiers est analogue à l'École de Rome et à l'École d'Athènes, dont on vient de célébrer le cinquantenaire avec tant d'éclat. Ayant fait son service militaire, M. de Labriolle retourna auprès de son maître, M. Cagnat, qui comptait se l'attacher en pu-

bliant, en collaboration avec lui, un volume scientifique.

A présent, causons un peu des cours que donnera le nouveau professeur.

Et d'abord, trois fois par semaine, si je ne me trompe, un cours strictement réservé aux étudiants inscrits, analogue d'ailleurs à ceux de la Sorbonne.

En plus, une fois la semaine, conférence publique du genre de celles que MM. Brunetière et Doumic donnaient, avec tant de succès, ces deux derniers hivers. Ces conférences formeront un tout par elles-mêmes et seront un complément, une revue dans leurs grandes lignes, du cours de la semaine.

D'ici trois ans, M. de Labriolle aura épuisé son sujet et terminé son engagement. Comme on le voit, son programme est assez élaboré et la jeunesse studieuse n'en pourra que profiter largement.

Il faut féliciter l'Université Laval de la belle initiative qu'elle prend de jeter les bases de cette faculté de lettres, dont le besoin était si grand au pays. Certes, une seule chaire, c'est peu. Mais c'est énorme déjà, surtout lorsque cette chaire est confiée à un titulaire de la valeur de M. de Labriolle. Il faut donc se réjouir d'un si beau commencement et espérer que bientôt les résultats viendront encourager l'Université à poursuivre et agrandir son œuvre.

PAUL.

L'HON. M. ACHILLE DORION

Nous publions aujourd'hui le portrait du nouveau juge de la Cour de Circuit, de Montréal : S.H. M. Achille Dorion.

Quoique très jeune encore, ses talents l'ont fait distinguer et tout le monde, tant du barreau que de la magistrature, n'a qu'une voix, paraît-il, pour approuver le choix du ministère.

Le 28 juillet dernier, un grand banquet lui était offert à l'hôtel Windsor. Son Honneur le maire, M.



Préfontaine ; le bâtonnier du barreau de Montréal, l'hon. juge M. Champagne, le secrétaire provincial M. A.-W. Atwater, les hon. juges Tait et Purcell, l'hon. M. C.-A. Geoffrion, et le député M. J.-A.-C. Madore étaient présents. Les invités formaient un total de cent cinquante personnes.

Inutile de dire que le héros fut fêté chaleureusement ; il a dû emporter un excellent souvenir de cette jolie soirée.

Ce sera un juge intègre, et tout à la fois bienveillant.

RECTIFICATION

Dernier numéro, page 226, 2e colonne, 4e ligne, il faut : "...ont lu les lignes que vous consacrez..." Même page, 3e colonne, 11e paragraphe, 4e ligne, lire : "...ragoûtante..."

LA VIE AUX CHAMPS

(Voir gravure)

La vie aux champs ! Quelles suaves pensées éveillent ces quelques mots dans l'âme de celui qui a eu le bonheur de goûter ses champêtres plaisirs. Qui dira la gaieté, qui dira la joie qui germe au cœur des colons de notre beau pays, de notre cher Canada. Poète, pour chanter la patrie et ses douces campagnes, tu n'as pas trop de toutes les fleurs de la poésie.

*Chante le Canada, ses riantes campagnes,
Montre-nous la candeur de ses vertes montagnes :
Fais-nous même sourire aux amour de Lucas.
O mon pays béni, la vie est en tes bras !
Le sommeil, sur ton sein, sait ranimer nos forces ;
Tes fleuves et tes lacs, quelles saintes amorces
Pour retenir ici tes fils au noble cœur !
L'exil serait-il toujours notre vainqueur ?
Poète, écoute-moi, chante le doux zéphire ;
A l'ombre des ormeaux viens accorder la lyre.
Vois-tu courir là-bas ces suaves troupeaux
Qui, tantôt sur l'herbette et tantôt dans les eaux,
Vont prendre leurs ébats ? Vois-tu le chien fidèle
Gourmander les agneaux ?... Que la bergère est belle !...
Tout près est son seigneur et tous deux triomphants,
Conduisant par la main un gracieux enfant,
Reviendront égayés leur modeste chaumière.
Vite, prends tes pinceaux, ébauche la clairière
Et surtout trace-moi le ravissant tableau
De ce couple charmant : à la voix du pipeau
J'aime à voir folâtrer la candide Suzette
Poursuivant dans les champs la timide furette.
Canada, Canada, que tes joyeux refrains
Ramènent tes enfants des rivages lointains,
Où languissent leurs cœurs, où, hélas, nulle plume
Ne vient de leur exil adoucir l'amertume.
Amis, chantons encor notre sol enchanté,
Nos frères souriront à notre piété.*

J. K. Legault.

LE CHIFFRE 13. ET LE VENDREDI

En octobre 1898, le *Figaro* donnait insertion aux quelques lignes suivantes :

A propos du rôle que le chiffre 13 a joué dans la vie du Tsar, nous recevons cette lettre touchante :

Monsieur le Masque de fer,

Vous parliez hier de la superstition des Russes à l'endroit de leur vénéré souverain. Mais il y a aussi celle des mères françaises dont les fils — de la classe 93 (ne partant que pour un an) — sont désignés pour quitter leur foyer le 13 novembre.

Et ils sont déjà doublement sous l'influence néfaste de ce chiffre par la date de leur naissance, 73, et celle de leur départ, 93 !

Ne croyez-vous pas que le général Mercier ferait acte d'humanité — car on ne sait à quel point la superstition trouble les âmes maternelles — au moins de courtoisie, en retardant ou avançant d'un jour cette date fatidique du 13 novembre 93 qui, rien qu'à l'écrire, nous donne le petit frisson ?

Et cela est signé :

UN GROUPE DE MÈRES SUPERSTITIEUSES,
qui vous seraient bien reconnaissantes si vous pouviez
faire entendre et exaucer
cette prière.

L'origine de la croyance populaire attribuant une influence néfaste au nombre treize se perd, comme on dit, dans la nuit des temps.

L'opinion la plus répandue, cependant, c'est qu'elle a pris naissance au moyen âge, à l'époque où les populations ignorantes et naïves croyaient voir du surnaturel partout, et mêlaient les traditions religieuses aux restes de ce vague occultisme à elles transmis par les siècles païens.

• Au dernier souper du Christ avec ses douze apôtres, on se trouvait treize à table.

Or, cette nuit-là même, l'un des treize trahit, et la passion douloureuse du Sauveur des hommes commença, pour se terminer au Calvaire.

Il n'en fallait pas plus pour créer, autour du nombre treize, cette légende sinistre qui est parvenue jusqu'à

nous, et qui dure encore, malgré les lumières et le scepticisme de notre civilisation.

Ce qui effraie surtout les esprits timides ou superstitieux, c'est — il se présente parfois des coïncidences très bizarres — l'occurrence réitérée et persistante du chiffre fatidique dans les événements importants de la vie d'un homme.

On croit y voir l'intervention maligne d'un hasard intelligent.

En y réfléchissant, pourtant, on s'aperçoit qu'il n'y a là rien que de très naturel.

Etudiez un peu les coups de dés, par exemple.

Parce que vous aurez amené trois fois de suite le triple six, cela diminuera-t-il en rien vos chances de le tirer une quatrième fois ?

Aucunement ; votre chance au quatrième coup est aussi favorable qu'au premier. Et pourquoi pas ?

Il en est absolument de même dans les hasards de la vie.

Si vous êtes né un treize, cela ne diminue en aucune sorte vos chances de mourir un treize.

Ces rencontres se produisent très souvent dans le cours de l'existence.

La combinaison des séries numériques variant presque à l'infini dans tout ce qui se passe sous nos yeux, si extraordinaire que nous paraisse une coïncidence, elle avait ses chances d'arriver comme autre chose.

¶ Mais pourquoi, me direz-vous, cette occurrence répétée du chiffre treize en particulier ?

C'est là une erreur : le nombre treize n'apparaît pas plus souvent qu'un autre. Et cette erreur s'explique par la superstition elle-même.

Quand il s'agit d'un neuf ou d'un quinze, personne ne le remarque, tandis que s'il s'agit du treize, cela frappe tout le monde.

Ainsi, jouez à n'importe quel jeu qui ait des nombres pour éléments ; vous pourrez marquer douze quatre fois sans vous en apercevoir, et si vous amenez treize seulement deux fois, vous dites : "Voilà la malechance !"

Et cette malechance, examinons un peu en quoi elle consiste.

A tous, il nous est arrivé, n'est-ce pas, de ne point réussir dans telle ou telle entreprise.

Si nous avons commencé tout autre jour qu'un treize, non seulement nous n'en parlons point, mais nous n'y songeons même pas.

Il en est autrement si nous avons commencé un treize ou un vendredi ; alors on se dit : "Voyez-vous... la fatalité !"

Et l'on n'y retourne plus.

Pour les accidents ou les contretemps de voyage, c'est exactement la même chose.

Le mauvais temps vous poursuit, vous ne trouvez pas

ce que vous cherchez, vous manquez vos trains, on vous vole votre montre.

Si vous êtes parti un dix ou un sept, vous êtes simplement victime du hasard.

Si vous êtes parti un treize, vous devenez superstitieux.

Je n'ai jamais, pour ma part, redouté ce chiffre treize ; mais si j'avais été porté à croire à son influence néfaste, ce qui m'est arrivé, à mon avant-dernier voyage d'Europe, serait bien de nature à me rassurer pour le reste de mes jours.

Si singuliers qu'ils paraissent, j'affirme sur l'honneur, la véracité absolue de tous les détails qui suivent :

Je voyageais avec trois personnes de ma famille.

Je retins mon passage à bord du *Rhynland*, un mercredi, treize juillet.

J'effectuai mes petites opérations financières, et achetai mes billets de chemin de fer pour New-York, la veille de mon départ, c'est-à-dire le treize août.

Treize personnes vinrent nous faire la conduite et nous souhaiter bon voyage à la gare.

Ma chambre d'hôtel, à New-York, portait le numéro 265 ; — additionnez ces trois chiffres, et vous aurez le nombre treize.

Nous étions treize à la table du capitaine, et mon rond de serviette portait le numéro treize.

Et, comme pour couronner toutes ces coïncidences curieuses, le chiffre 13 brillait, en cuivre bruni, droit au-dessus de la porte de ma cabine !

Voilà qui était déjà assez singulier, n'est-ce pas ; eh bien, ce n'était que le commencement.

Il s'écoula juste treize jours entre le départ de Montréal et l'arrivée à Anvers, notre port de débarquement.

A l'Hôtel des Deux-Mondes, à Paris, ma chambre portait le numéro 12 bis. C'était le numéro treize déguisé pour ne pas effrayer les voyageurs. La marque de la clé en faisait foi, et, du reste, cette chambre était seule entre le numéro 12 et le numéro 14.

A Tours, je tombe sur le numéro 85 ; — 8 et 5 treize !

En revenant de province, j'écris à l'Hôtel des Deux-Mondes pour retenir ses mêmes chambres ou d'autres dans les mêmes conditions. J'arrive à minuit ; on m'avait retenu le numéro 113 !

Enfin nous approchions des côtes d'Amérique, quand quelqu'un me dit :

— On est en train d'embarquer le pilote, vous savez.

— Oui ? eh bien, je veux voir le numéro de la goélette, fis-je en riant.

Et je monte sur le pont quatre à quatre.

Une surprise m'y attendait. Là, devant moi, droit en face, à quelques encablures de notre vaisseau, le chiffre 13 se détachait, énorme et tout noir, sur le



LA VIE AUX CHAMPS

fond gris d'une grande voile latine gracieusement arrondie et cambrée dans le vent.

Treize heures après, je prenais le train du Hudson & Delaware.

Et treize heures plus tard, je mettais pied à terre à la gare Bonaventure !

Mon voyage finissait comme il avait commencé.

— Et ce voyage, me direz-vous, il a été heureux ?

— Si j'aimais à faire des calembours, je répondrais : treize heureux !

Ce qui se dit du treizième jour du mois peut s'appliquer au jour de la semaine qu'on appelle le *Vendredi*.

Dans la capitale même de la France, cette ville que l'on est convenu d'appeler sceptique, tous les vendredis la recette des omnibus est de 25 pour 100 moindre que celle des autres jours de la semaine.

Je connais des individus — qui ne croient pas à beaucoup d'autres choses, du reste — et qui n'osent pas monter en voiture un vendredi, de peur de se casser le cou.

Il y a que quelques années, on ne pouvait s'embarquer pour l'Europe à Montréal ; il fallait prendre le paquebot à Québec. Or, comme celui-ci ne partait que le samedi, nombre de Montréalais bouclaient leurs malles le jeudi soir, et préféraient aller croquer le marmot vingt-quatre heures à Québec plutôt que de partir un vendredi.

Et cela date de loin.

Les vieilles chroniques françaises nous racontent que, dès avant Charlemagne, on n'entreprenait rien un vendredi.

Il fut une époque où les paysans n'allaient même pas aux champs ce jour-là.

Il y avait des lois défendant de soumettre, les vendredis, les criminels aux épreuves du feu et de l'eau.

Au quatorzième siècle, il était défendu à un capitaine de livrer bataille un vendredi.

En 1675, Colbert chercha les moyens " d'oster ces scrupules de l'esprit des matelots ", à la suite d'une plainte de l'amiral Volbelle, qui, commandant une flotte, ne put mettre à la voile, parce qu'il avait donné l'ordre de lever l'ancre un vendredi.

Les matelots ne voulurent jamais obéir au commandement.

Pauvre humanité !

On ne réfléchit pas que ce qui arrive de mal à l'un profite presque infailliblement à un autre ; et que si votre malheur est tombé un vendredi, ce vendredi a été un jour heureux pour celui qui bénéficie de votre déconfiture.

Ainsi votre pays perd une bataille un vendredi — c'est ennuyeux, mais votre ennemi l'a gagnée, cette bataille ; et ce qui a été un jour malheureux pour vous a été un jour heureux pour lui.

En outre, combien de démentis l'histoire n'a-t-elle pas donnés à cette absurde superstition ?

C'est un vendredi que Colomb mit à la voile, le 3 août 1492 ; et c'est un vendredi, le 12 octobre, qu'il découvrit San Salvador, et par conséquent l'Amérique.

C'est aussi un vendredi, le 10 novembre 1620, que le *May Flower* jeta l'ancre à Princetown, et c'est un vendredi, le 22 décembre, que les fondateurs des Etats-Unis mirent pied à terre près du rocher de Plymouth.

C'est un vendredi — le 22 février 1732 — que Washington est né.

Ce vendredi fut un jour malheureux pour l'Angleterre, je n'en disconviens pas, mais les Etats-Unis n'ont guère à mou avis, raison de s'en plaindre.

Cette superstition populaire à l'endroit du vendredi me rappelle une anecdote.

Un jour, je traversais le lac Michigan en bateau à vapeur, en compagnie de joyeux compagnons de voyage, parmi lesquels se trouvaient Alphonse Le Duc et ce pauvre Médéric Lanctot.

Le temps était couvert et menaçant.

— Dame, nous sommes partis un vendredi, dit Le Duc, qui fait toujours semblant d'être fataliste.

Et l'on se mit à causer de cette étrange superstition avec quelques Américains qui faisaient partie de notre cercle.

— Moi, dit l'un d'eux, j'ai été témoin d'un fait qui prouve de la façon la plus péremptoire que rien n'est plus absurde que cette croyance.

— Voyons, contez-nous cela.

— Volontiers.

Je suis de Savannah en Floride, et j'ai été longtemps engagé dans le commerce maritime. Et vous savez si les marins sont en général superstitieux !

Un jour, un armateur, ami de mon père, se mit dans la tête de démontrer d'une façon non équivoque la stupidité de ceux qui croient à l'influence néfaste du vendredi.

Il fit construire un navire en observant les particularités suivantes :

Il signa le marché avec le constructeur un vendredi.

La première pièce de la quille fut posée un vendredi.

On commença à cheviller le bordage un vendredi.

On commença à peindre la coque un vendredi.

On commença à gréer le navire un vendredi.

On l'appela le *Vendredi*.

Il fut lancé un vendredi.

On arrima les premiers ballots de la cargaison un vendredi.

Le capitaine s'appela Padlock — les Allemands prononçaient *bad luck*.

Et il partit pour Vera Cruz un vendredi.

Pas une compagnie d'assurance n'avait voulu risquer un sou ni sur le vaisseau ni sur la marchandise.

— Et puis... ?

— Et puis... on n'en a jamais eu de nouvelles.

— Le propriétaire a été ruiné ?... mais alors il me semble...

— Pas du tout, au contraire ; l'armateur fit fortune.

— Comment cela ?

— Dame, toutes ses connaissances avaient gagé avec avec lui des sommes fabuleuses que le bâtiment périt.

— Et ?

— Et jamais il n'ont pu prouver le naufrage.

Spécialité

RÉSIGNATION ! COURAGE !

A une amitié qui pleure...

La mort inflexible a tendu sa faux avec avidité ! Sans hésitation pour un si cruel ouvrage, son bras pesant a abaissé le glaive fatal et attaché un nouveau crêpe à votre cœur !

En vain, avez-vous voulu garder quelque chose des jours enfeus, autre que le souvenir : en vain avez-vous voulu garder quelques débris qui, réunis à votre vie, formeraient une réalité : tout s'en est allé dans le passé, emporté par la fuite rapide d'un temps douloureux ; tout s'en est allé, comme l'espoir caressé le matin s'envole sous les vents du soir qui brûlent tout sur leur passage, laissant à une aurore nouvelle le soin de réparer le dégât... et chaque jour, les flots emportent une épave !

Mais sur la tombe fraîchement fermée où vous pleurez ; entre les noirs cyprès et sur vos regrets navrants, un rayon divin vient apporter sa douce clarté ; car chaque fois que l'Ange du Sacrifice franchit le seuil d'une demeure pour y présenter son calice d'amertume, chaque fois il offre en retour aux âmes chrétiennes et soumises, la coupe d'or de la sainte résignation !

Oh ! buvez-y à longs traits ; si la croix a meurtri vos épaules, la source mystérieuse qui vous vient du ciel possède le don du miracle : celui de ranimer la douce espérance dans les cœurs blessés !

Le dernier adieu laisse des traces ineffaçables... on n'en guérit point, et le cœur s'attache fortement aux tombes ! mais comme le disait Mgr Gerbet : " Il n'y a que deux demeures où rien ne passe : l'une humaine dans le cœur de ceux qui aiment et espèrent ; l'autre divine dans le sein de l'éternel amour. " Que ce soit là le secret de votre courage, puisque votre tendresse assure à la mémoire de votre père bien-aimé, l'immortel souvenir d'un cœur qui aime et espère ; souvenir

consolant, fidèle compagnon pour le pèlerinage qui vous conduit à la demeure de l'éternel amour !...

La Patrie n'est nulle part ailleurs que Là-Haut, et le bonheur n'habite que là : car le ciel est la Félicité suprême pour l'âme qui s'y repose pour toujours !

H. HAUDE.

NOS FLEURS CANADIENNES

L'OGNON SAUVAGE

Gouet triphyllé-Arum triphyllum : (Famille des Aroïdées)

Voici une plante bizarre que l'on rencontre assez rarement, mais qui ne peut manquer d'attirer votre regard, si elle se place sur votre route. La fleur unique, relativement considérable, roulée en cornet, avec la pointe recourbée, comme pour faire un toit, et le spadice qui s'élève au centre de l'ouverture, droit et grave comme un moine dans sa chaire, font que les Anglais lui ont donné le nom de : *Preacher in the pulpit* ou plus irrévérencieusement : *Jack in the pulpit*.

Un auteur Américain commence ainsi la monographie de cette fleur :

Le printemps a déjà franchi le seuil quand nous rencontrons le prêcheur dans nos excursions sous bois. Comme il paraît gentil dans sa haute chaire recouverte d'un dais. Les cloches des fleurs nous appellent à



l'église. Le sermon commence, nous voudrions comprendre ce qui en est. Bien sûr, le texte doit être l'amour et la beauté, car, sur quel autre sujet ce pasteur des forêts pourrait-il discourir, durant ce joyeux temps de mai ?

Provencher nous apprend que " les Indiens font usage de ses tubercules, à saveur très piquante, pour combattre les coliques : écrasés et appliqués à l'extérieur, ils peuvent servir de vésicatoire. L'eau dans laquelle on fait macérer ces tubercules est employée pour guérir les dartres. "

B. J. Massicotte

Les nations grandissent par la confiance en leur avenir. Il y a des expressions dans le vocabulaire des différentes langues qui rendent cette idée. Ainsi, il y a le " Chauvinisme " en France, le " Jingoism " en Angleterre, le " Spread-englishism " aux Etats-Unis, ce qui veut dire l'orgueil anglais, l'optimisme français et la forfanterie américaine. Ce sont là des défauts que l'on doit pardonner, car ils tirent leur origine d'un profond sentiment national. Il ne faut pas oublier que c'est avec cette exagération du sentiment national, que c'est par la confiance que ces peuples ont eue dans leur étoile qu'ils sont devenus grands dans le monde, tandis que le système de dénigrer son pays n'a jamais fait autre chose que des banqueroutes et des ruines. — Sir J.-A. CHAPLEAU.

BALLADE DES ÊTRES AIMÉS

*Il est des accents enflammés
Que chantent les levers d'aurore
Et les horizons embrasés,
Alors que le couchant se dore ;
Qui chantent sur un ton sonore
Les cieux, d'étoiles parsemés.
Mais ce qui chante mieux encore,
C'est la voix des êtres aimés.*

*Il est des souffles embaumés
Dont le doux parfum s'évapore,
Qui parlent de bois enchantés,
De l'aubépine près d'éclorre.
Il est des brises qu'on adore
Pour leurs chants purs et parfumés :
Mais ce qu'on aime mieux encore,
C'est la voix des êtres aimés.*

*Dans les noirs moments alarmés,
Alors que l'ennui nous décore ;
Quand, les yeux de pleurs abimés
L'on prie, l'on supplie, l'on implore
Pour éloigner ce qu'on abhorre :
Ce qui ravit les yeux charmés
Et qui console mieux encore,
C'est la voix des êtres aimés.*

ENVOI

*Quand l'oiseau s'envole, on déplore,
On regrette ses chants rythmés.
Ce qu'on regrette plus encore,
C'est la voix des êtres aimés.*

S. DURANTEL.

NOTES DE VOYAGE

A Monsieur L.-E. Beausoleil

NEW-YORK, Hôtel Martin, 8 avril 1898.

Je suis arrivé ici ce matin, après avoir quitté Montréal la veille au soir. Cette partie de mon voyage s'étant passée pendant la nuit, je n'ai rien à en dire. Je me contenterai de noter que le convoi qui m'a transporté était rempli de touristes qui, tous, étaient anxieux de voir la métropole commerciale des Etats-Unis.

A la gare, peu de monde ; pas de cochers de fiacres offrant leurs services, pas non plus d'agents d'hôtels vous criant aux oreilles le nom des établissements dont ils sont les représentants. Cela était peut-être dû à ce que mon convoi était en retard de près de deux heures. Je pus donc sortir paisiblement de la gare. A la porte je rencontrai quelques amis avec qui j'échangeai de chaudes poignées de main.

Tout le jour, je me suis promené à travers les rues de la ville. Elles sont entretenues dans un parfait état de propreté par un grand nombre de balayeurs habillés en toile blanche, et coiffés d'un casque qui rappelle ceux portés par les soldats allemands et qui est également blanc. Toutes les rues sont pavées, les unes en pierres, les autres en asphalte. Les trottoirs, pour la plupart, sont en asphalte.

En New-York, il y a deux parties que le touriste remarque facilement. La vieille et la nouvelle ville. La vieille ville s'étend depuis le parc de la Batterie jusqu'à Canal street, ainsi nommée parce qu'autrefois cette rue était une petite rivière servant de réservoir aux rues échelonnées aux alentours. Cette partie de la ville est la plus commerciale ; c'est là que l'on voit les principaux édifices publics et les maisons les plus élevées dans les airs. Une maison qui est actuellement en construction aura trente-deux étages, une fois parachevée. Ces maisons frappent plus la vue par leur hauteur que par leur beauté architecturale. Quelques-unes d'entre elles ont l'apparence, à une certaine distance, de hautes tours, vu leur peu de façade et leur grande élévation. Ces bâtisses sont devenues une nécessité, dit-on, en raison du peu de terrain disponible. L'île Manhattan, sur laquelle s'élève New-York, étant relativement étroite.

La nouvelle ville commence à Canal street et va usqu'à l'extrémité de l'île opposée à celle de la Batterie.



A TRAVERS NEW-YORK, VOIR "NOTES DE VOYAGE"

Le 10 avril.

Il s'y fait beaucoup de commerce, surtout celui de détail. Il y a quantité de théâtres et des hôtels somptueux. Les magnats de la finance habitent en cet endroit, de même qu'une grande partie de la classe ouvrière.

Dans ce qui précède, j'ai circonscrit New-York dans l'île Manhattan. Je n'ai pas voulu parler du Greater New-York qui comprend maintenant Brooklyn et une partie de la rive opposée de la rivière du Nord.

J'ai visité, dans l'après-midi, l'Hôtel des Postes, qui fait l'encoignure du Broadway et de Park Row. Tout auprès, s'élève l'Hôtel de Ville et le Palais de Justice.

Les parcs n'ont rien de remarquable, et quelques-uns sont fort petits. Plusieurs possèdent des statues qui, généralement, n'ont aucun caractère artistique. Je fais exception, seulement, pour les statues de Washington et de Lafayette, ainsi que pour l'Arc de triomphe élevé au parc Washington, en commémoration du centième anniversaire de la fondation de la République américaine. Je me dédommagerai, sans doute, lorsque j'irai visiter le Central Park et le Riverside Drive.

Le 9 avril.

J'ai passé tout l'avant-midi à visiter les grands établissements commerciaux. Ce sont, en quelque sorte, des bazars. On y vend de tout : denrées alimentaires, étoffes, parfums, fleurs naturelles, etc. Ces magasins font un trafic immense et nuisent beaucoup, m'a-t-on assuré, aux petits négociants.

A l'occasion de Pâques — car c'est demain ce grand jour de réjouissances chrétiennes — il se fait ici un commerce considérable de fleur. C'est l'usage, pour les Américains, de s'envoyer les uns aux autres, surtout aux femmes, des bouquets de fleurs. Ce printemps, c'est le lys et la violette qui paraissent en vogue. Aussi, en voit-on partout. Le spectacle est vraiment joli, et je trouve belle cette manière de fêter la résurrection du Christ.

Dans le cours de l'après-midi, je me suis servi du chemin de fer élevé pour me transporter dans les divers endroits de la ville. C'est le moyen le plus rapide de voyager. Il y a bien les "tramways à surface" comme on les appelle ici, et qui sont mis en mouvement soit par un câble, soit par l'électricité, ou entraînés par des chevaux, mais ces voitures sont d'une allure assez lente, vu l'encombrement des rues. Le chemin de fer élevé est d'une grande utilité pour les faubourgs excentriques où demeure la presque totalité de la population néo-yorkaise. Mais, d'un autre côté, ce chemin de fer déguise beaucoup certaines rues qu'il recouvre entièrement

Aujourd'hui, dimanche, toute la population est sur pied. Les rues sont encombrées de promeneurs, surtout la 5ème avenue. Les Américaines, dans leurs jolies toilettes de printemps, sont charmantes.

Tout en suivant la foule, je me rends jusqu'à la cathédrale Saint-Patrice, qui est le plus beau temple catholique de la ville. Il est construit tout en marbre, extérieur et intérieur. L'extérieur qui est de style renaissance, est splendide et majestueux. Au moment où j'entre dans l'église, après mille difficultés, car elle est remplie de fidèles, on chante la grand-messe, à laquelle préside l'archevêque de New-York, Mgr Corrigan. Le chœur, soutenu par un orgue puissant, fait résonner les voûtes du vaste édifice.

Après être sorti de l'église, je me dirige du côté de la rivière Hudson, afin d'y prendre le bateau passeur qui doit me conduire à West Hoboken, qui s'élève au pied des Palisades, côte rocheuse qui commence en cet endroit et qui se prolonge sur la plus grande partie de la rivière. En cette petite ville demeure un de mes bons amis, M. Rollo Campbell, littérateur de talent, et c'est pour lui faire visite que j'ai fait cette excursion. Je fus reçu à bras ouverts par M. et Mme Campbell. Nous causâmes pendant de longues heures du Canada, des Etats-Unis, et en particulier du mouvement artistique que M. Campbell suit de près. C'est avec un sincère regret, le soir arrivé, que je me séparai de cette famille hospitalière pour rentrer dans New-York. Je garde de cette visite le plus heureux souvenir.

Le 11 avril.

Immédiatement après le déjeuner, j'ai pris la direction des quais, afin de les visiter autant que possible. Je dois dire tout d'abord qu'ils sont entretenus dans une grande propreté, contrairement à ce que l'on constate dans plusieurs villes commerciales. Le trafic y est considérable. Chaque jour, quantité de bateaux viennent y accoster et en repartent avec de fortes cargaisons. Pour rendre le transport des marchandises plus facile, un chemin de fer parcourt les quais.

A l'une des extrémités du port, se trouve le parc de la Batterie, qui est d'une belle grandeur, ayant de larges allées pavées en asphalte, comme, d'ailleurs, tous les autres parcs de la ville. C'est dans ce parc que se trouve l'Aquarium, vaste bâtisse où vivent dans des réservoirs une grande variété de poissons.

Près de ce parc s'élève le Castle Garden, dépôt des immigrants qui, avant de prendre une autre direction dans les Etats-Unis, viennent s'y reposer des fatigues d'un long voyage à travers l'Atlantique. La plupart

de ceux qui s'y trouvaient, lors de ma visite, m'ont paru Italiens.

En revenant de ma visite dans cette partie de New-York, je me suis arrêté, pendant près d'une heure, à la Bourse. L'animation y était considérable. Les courtiers, carnets en main, suivaient la hausse ou la baisse des valeurs financières. Les uns, dont les spéculations étaient probablement mauvaises, paraissaient soucieux, tandis que les autres étaient exubérants de joie.

Après être sorti de la Bourse, je me suis rendu au pont de Brooklyn. C'est une grandiose construction en fer ; la chaussée est soutenue par des câbles puissants. Au centre, se trouve le chemin des piétons ; sur les côtés passent les tramways et les autres voitures. Du haut de ce pont, on embrasse d'un coup d'œil New-York, Brooklyn et le voisinage de ces deux villes.

C'est à Brooklyn que se trouve le principal cimetière, celui de Greenwood, car on n'enterre plus les morts à New-York. Dans ce cimetière, on remarque plusieurs beaux monuments. Le terrain est accidenté par des coteaux, mamelons, etc., tout recouverts de gazon. Au pied de ces monticules il y a de jolis lacs, la plupart artificiels.

L. H. Clément

(La fin au prochain numéro)

CAUSERIE

A mes amies lectrices, à mes bienveillants lecteurs, j'ose dire que l'absence de la plus grande partie de notre population qui est en ce moment en villégiature m'encourage à venir aujourd'hui m'entretenir avec eux. C'est si bon l'intimité ! Sans doute, il y en a encore qui à bon droit, fronceront le sourcil en me lisant, mais comme je sais qu'il y en a aussi parmi le nombre qui usent de beaucoup d'indulgence envers moi, cela suffit pour me faire divaguer un peu. Eh ! direz-vous, amis, de quoi peut-elle bien nous entretenir, cette humble fleur des champs que les hautes herbes dérobent même aux rayons du soleil ?... Oh ! rien de sérieux assurément, n'étant pas moi-même assez sérieuse pour causer de choses intéressantes.

N'empêche que, bien souvent, à travers le rideau verdoyant de ma paisible retraite, je distingue parfois des choses plus ou moins étonnantes, de ces choses qui m'ont fait constater déjà que le monde n'est pas tout ce qu'il y a de plus parfait. Si bien que jamais je n'entends dire la photographie : " Le monde tel qu'il est " sans battre des mains pour applaudir plus fortement à cette fine satire dont voici un extrait :

Ah ! que le monde est faux, vraiment
Comme on y ment, comme on y ment !
Voyez dans un salon, tout est miel et sourire,
On se serre la main, on s'adore en avant !
Mais les talons tournés, à l'envi l'on déchire
Ceux qu'on traitait d'amis, l'instant d'après !
Les femmes doucement s'égratignent entre elles ;
Les hommes carrément se dévorent entre eux !
Pour un bout de ruban, quelques brins de dentelles,
On se hait, se jalouse, hélas, à qui mieux mieux !
Qu'ai-je appris, chère amie, un brillant mariage
S'offre pour votre fille ? ah ! mille fois tant mieux !
Sa fille est laide et sottée, et ce mari, je gage,
C'est quelque malotru qu'on prend faute de mieux !
Que vois je, cher Edouard, à votre boutonnière,
Un ruban ? ah ! bravo, vous l'avez bien gagné !
Le fat ! voilà dix ans qu'à chaque ministère
Il frappe pour l'avoir ; c'est une indignité !
Voilà le monde tel qu'il est,
Il n'est pas parfait, c'est un fait !
Pourtant ce monde hélas !
Je vous le dis tout bas,
Bien bas, c'est moi, c'est lui, c'est vous ;
Bref ce monde-là c'est nous tous !

Je pourrais dire encore bien d'autres choses traitant ce sujet, mais je craindrais que l'on ne m'attribue un qualificatif quelque peu retentissant, et je n'y tiens pas. Je me rappelle qu'on m'a dit un jour que je n'étais qu'un " petit bout de femme " et j'en étais tout humiliée. Aujourd'hui on persiste à me trouver bizarre ! étrange !! indéfinissable !! je m'incline en répétant :
" Les plus hautes mathématiques n'ont jamais pu

déplacer une seule plume des ailes de l'âme mystérieuse." Cependant, comment murmurer :

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère,

quand on n'a que des secrets de polichinelle ?... Tout de même, c'est bien en secret que j'avoue, en ce moment, le mécontentement que j'éprouvai l'autre soir de ne pouvoir jouir avec tant d'autres de l'agréable spectacle d'une excursion au c'air de la lune, moi qui aime tant les scènes enveloppantes de la nuit !...

Main qu'entends-je ?... C'est comme un susurrement lointain qui me chatouille l'oreille... Ah ! c'est la pauvre cigale dont le chant aigu et monotone annonce déjà le déclin de la saison aimée !... Hélas ! le feuillage encore vert de nos arbres nous donne parfois l'illusion du printemps, mais nous nous arrachons bientôt à l'ivresse du rêve quand sous le ciel vapoureux de l'été, tandis que le chaud soleil mûrit la moisson, l'hirondelle fugitive déjà fuit loin de nous, ne laissant derrière elle que les regrets de l'absence. C'est en vain que maintenant nos regards scrutent l'horizon pour y surprendre le vol gracieux de l'aimable déserteuse qui, en d'autres lieux, jette encore aux échos sa petite note fûtée.

Ah ! si chaque saison fournit ses plaisirs, pour moi rien ne vaut les irrésistibles attraits du printemps fleuri ! C'est que voyez-vous, je partage l'opinion de l'immortel écuyer de Don Quichotte ; comme ce brave Sancho : " J'aime la belle nature." Sur ce je vous quitte, charmantes lectrices et aimables lecteurs, et vous dis : Au revoir !

Étiollette

LA MÈRE ET L'ENFANT

Dans un berceau tout gentiment orné de rubans et de dentelles, sommeille doucement un petit enfant, un bébé frais et rose. Quelque rêve charmant effleure sans doute son âme d'ange, car un sourire vient errer sur ses lèvres enfantines.

Près de lui veille une femme qui paraît dans tout l'épanouissement du bonheur ; elle contemple avec ravissement l'innocent que le Ciel lui a donné et semble lui dire : " Dors, enfant, et ne crains rien ; ta mère veille sur toi." C'est que, devant un danger menaçant son trésor, la faiblesse de la femme disparaîtrait pour faire place à la force de la mère qui saurait protéger son enfant. Et lui, confiant dans cette sainte protection, continue de voir en songe les chérubins, ses frères.

La jeune mère est venue déposer un baiser plein d'amour sur le front de son fils. Penchée sur le berceau, elle semble vouloir lire ce que l'avenir réserve à celui pour qui elle forme de si beaux rêves. Maintenant elle peut tout pour lui et il lui suffit d'un sourire pour sécher ses pleurs et calmer ses chagrins d'enfant. Mais il grandira, il deviendra un homme et alors, elle ne pourra plus comme aujourd'hui effacer par une caresse les douleurs que les événements humains lui auront fait subir. Il aura à lutter suivant la loi d'ici-bas, et peut-être sortira-t-il brisé du combat et gardant au cœur des blessures qu'elle ne pourra guérir. Cependant, dans tous ses désespoirs, elle sera là pour pleurer avec lui et l'aider à supporter dignement l'épreuve ; elle se sacrifiera au besoin pour lui épargner une souffrance.

Une autre pensée angoissante vient étreindre son cœur maternel : Si cet enfant qui est sa joie et son espérance, allait s'écarter un jour du devoir, s'il allait oublier les pieux enseignements de sa mère et s'éloigner du Dieu de son enfance ! Oh ! alors si cela devait arriver, elle supplie ce Dieu qui le lui a donné, elle le supplie de le reprendre immédiatement avec Lui dans son paradis ; car elle aime avant tout l'âme de son enfant et pour la conserver au bon Dieu, elle serait prête à une séparation cruelle si ce sacrifice était nécessaire. De quels dévouements une mère n'est-elle pas capable ? Dieu lui a donné la clef de toutes les subli-

mités et il a imprimé à son âme un cachet de dignité qui la rend sacrée. Mère !... Quelle douceur dans ce mot ! Comme on se sent ému en le prononçant ! Toujours, le souvenir de celle qui prit soin de nos premiers pas viendra nous apporter une joie et nous inciter au bien, car sa protection s'étend même au delà du tombeau : et l'on a vu de grandes conversions s'opérer par la vertu de son souvenir. Ceci démontre bien la grandeur et la puissance de la mission d'une mère. La mère ! C'est un autre ange gardien, visible celui-là, que Dieu a mis auprès de nous pour adoucir notre exil sur la terre et nous préparer à entrer dans la patrie heureuse. Elle éloigne de notre jeunesse les peines et les dangers du monde, et plus tard, lorsque nous aurons souffert, nous nous rappellerons les belles années passées auprès d'elle, années pendant lesquelles sa tendresse nous épargna tant de maux.

Petit enfant, conserve toujours pour ta mère l'amour et la confiance de tes jeunes ans. Que ton cœur n'ait pas de secrets pour elle ! Dans toutes tes entreprises, dans toutes tes résolutions, reviens lui dire : " Maman ! " et lui demander ses conseils. Tu lui procureras par cette confiance les plus douces jouissances ; et parce que tu auras rendu ta mère heureuse. Dieu accomplira pour toi la promesse du commandement : " Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement."

MYOSOTIS.

Holyoke, août, 1898.

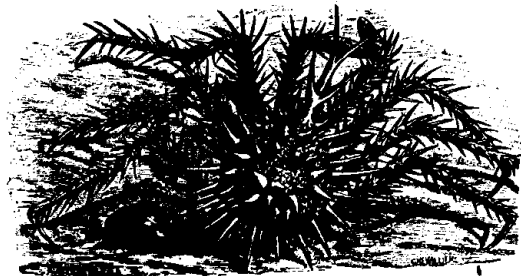
CURIOSITÉS DE L'OcéAN

LE LITHODES FEROX

Ce hideux crustacé a été capturé durant le cours du voyage d'exploration du *Talisman*.

C'est, dit M. H. Filhol, l'un des explorateurs, un des êtres les plus étranges parmi ceux qui vivent au fond de l'Atlantique nord. Il est d'une couleur rouge clair. Sa carapace est hérissée d'épines très fortes et très allongées, de même que ses bras et ses jambes. Par quelque côté que l'on cherche à le saisir, on se pique cruellement ; ainsi protégé, il est à peu près imprenable et il doit être la terreur des fonds de la mer sur lesquels il vit.

Ce qui peut surprendre, c'est que, si bien doués qu'ils soient au point de vue de leur défense, les crustacés ne le sont pas moins relativement à l'instinct ou si l'on veut à l'intelligence. Leur toucher est d'une délicatesse extrême. Ils voient, ils entendent, ils sentent à merveille.



LE LITHODES FEROX

Crustacé pêché à une profondeur de 2,800 pieds, dans l'Atlantique Nord

Leurs yeux, chez les uns, affleurent à la surface du corps, chez d'autres sont situés au bout d'une tige. Certains d'entre eux ont leurs appareils de l'ouïe situés sur leur lamelle caudale.

Comme tous les crustacés, ils sont batailleurs et féroces. Ils cherchent sans cesse à dévorer et ils se dévorent entre eux.

Si, dans une bataille, ils perdent des pinces ou des pattes, ils se retirent sous quelque rocher, et ils ne s'aventurent à en sortir que lorsque ces pinces ou pattes, se reconstituant, ont été remplacées par de nouvelles.

On a capturé des crustacés jusqu'à des profondeurs d'environ cinq mille mètres.





PACONIA SUPERBA

NOCTURNE

*Le soir, quand le soleil, ivre de grand silence
A sombré lentement, par delà les monts bleus,
Et que le goéland frisant la mer immense
Retourne dans la brise, à son rocher frileux ;*

*J'ouvre mon âme au chant de la prière vague
Qui monte vers les cieux étoilant leur front noir ;
Je contemple la nuit, et j'écoute la vague
Pâlissant aux baisers de l'astre gris du soir.*

*J'aime à rêver longtemps sur la plage indécise
Au milieu du grand air nocturne qui me grise
Et je voudrais pouvoir reculer le matin :*

*Car je vois l'ouvrier du ciel, sublime écrivain,
Et je sens dans mon cœur bercé de lueurs pâles
Le mystère infini de ces gerbes d'opales.*

J. Chambault

Portage, 1898.

A LA VEILLÉE

(Suite et fin)

Quelques instants plus tard, notre jeune homme rentra dans la salle de danse, riant aux éclats et se tenant les côtes — comme vous autres quand vous m'entendez raconter quelque histoire bien drôle.

Comme de raison, en le voyant "s'esclaffer" d'une façon d'autant plus bruyante qu'elle ne lui était pas habituelle, on se groupa curieusement autour de lui, et plus de dix voix lui demandèrent à la fois la cause de son hilarité. Mais lui, allant s'asseoir sur une chaise aux côtés de sa "blonde," riait encore davantage.

On le laissa faire, puisque plus on l'interrogeait plus il riait. Les larmes lui en venaient aux yeux, quoi ! Il avait presque envie de se rouler sur le plancher. A la fin, pourtant, il se trouva en état de parler.

— Eh bien ! dit-il, en se reprenant à plusieurs fois, je viens d'en voir une belle ! Rien que d'y penser, je ris comme un fou ! Excusez !...

Il rit encore pendant cinq minutes, et reprit, ce coup-là pour tout de bon :

— Figurez-vous que je ne sais pas qui a eu la fameuse idée de tondre, nues comme plat, toute la queue et toute la crinière de mon cheval : vous ne pouvez pas vous imaginer comme il a l'air drôle, maintenant ! On ne peut pas s'empêcher de rire en le regardant !... C'est si vrai, ce que je vous dis là, que tous les autres chevaux qu'il y a dans l'écurie ont tellement ri en le voyant si bien rasé, qu'ils ont la bouche fendue jusqu'aux oreilles. C'est pour ça que je m'en suis revenu bien vite : j'avais peur qu'il m'en arrivât autant.

Et notre malin se reprit à rire comme un fou, mais il n'y avait plus personne... que "sa fille" pour l'écouter. Tout le monde — les demoiselles comme les garçons — s'étaient précipités vers l'étable pour s'assurer de ce que disait Eloi Perrin.

Et ma foi, ce dernier n'avait rien exagéré... Seulement personne ne crut à son histoire de chevaux qui rient, et ceux qui lui avaient joué la mauvaise farce de tondre son cheval, s'en retournèrent bien piteux chez eux, sans s'occuper de continuer la danse. Eloi Perrin avait fait son affaire consciencieusement : il n'avait oublié d'élargir la bouche qu'aux chevaux de son futur beau-père.

Inutile de vous dire qu'on n'essaya plus de lui faire entendre de ne pas venir voir les filles de Saint-Remi — et qu'il ne se passa pas longtemps sans qu'il y eût des noces chez maître... Je veux dire le père de Léonie !... C'est-y Léonie que j'ai dit ?

Et le père Beudin, sans rire le moins du monde, bourra sa pipe et l'alluma à un tison du foyer.

Pendant ce temps, comme il l'avait dit tout à l'heure, on se tenait les côtes !...

Mais déjà le conteur, mis en verve par les rires et

les applaudissements qui avaient accueilli la fin de son récit, continuait comme de plus belle :

— Vous venez de voir comment les "malins" de Saint-Remi s'y prenaient pour signifier à ceux des autres "places", qu'ils n'avaient pas affaire à venir voir leurs "filles" : je m'en vais vous prouver maintenant que nos gars de Saint-Chrysostome savaient mieux choisir leurs moyens pour apprendre à leurs voisins à ne pas essayer de leur voler leurs "blondes".

C'était donc un "point fin" de Saint-Remi qui s'en venait quelquefois à notre village voir une de nos jeunes filles du nom d'Elisa Lapointe : lui s'appelait Zéphyrin Paquette. Bien que ses avances fussent rien moins que mal reçues par Mlle Elisa, il n'en continuait pas moins ses allées et venues, sans paraître remarquer que ses petites manières n'avaient aucun succès.

Aussi, "bâdrée" de visites continuelles et ennuyeuses, notre fille — qui était bien fine — résolut d'y mettre un terme. Elle fit part de ses intentions à quelques bons gars de la paroisse : ceux-ci lui promirent de la débarrasser avant huit jours de son amoureux "embêtant".

Justement, quelques jours après, il y avait veillée chez M. Lapointe, le père de notre maligne, et on fit en sorte que Zéphyrin Paquette en fut averti. Celui-ci, comme de raison, ne manqua pas cette occasion de se rendre au domicile de celle qu'il courtisait.

Le voilà donc arrivé, dès sept heures, dans ses plus beaux atours — il avait même un chauffeur, s'il vous plaît — et, l'air souriant, il ne remarqua pas, le malheureux, les coups d'yeux qui l'accueillirent de la part des autres garçons, venus aussi pour la circonstance.

Pourtant, de toute la soirée, il ne fut question de rien : on conta des histoires — dans le genre de celle que je vous conte en ce moment ; — on chanta toutes sortes de chansons, on mangea du sucre d'érable et des pommes, voire même du blé-d'inde : puis les jeunes filles présentes organisèrent une sorte de petite danse ; les enfants, ça aime toujours sauter un peu, n'est-ce pas ? Bref, tout se passa le mieux du monde. Zéphyrin écouta tous les contes avec la meilleure grâce possible, chanta comme pas un, mangea mieux encore et dansa à croire qu'il voulait prouver que personne ne saurait lui en remonter. Je ne dois pas oublier de dire, non plus, qu'il ne cessait de jeter des coups d'œil bien tendres vers l'endroit où se trouvait la bien-aimée de son cœur. Hélas ! tout cela sans résultat ; la fille ne regardait même pas de son côté !

Mais passons sur tous les incidents peu curieux de la veillée, et arrivons au dénouement.

Voilà donc que, vers une heure du matin, chacun pense à s'en retourner chez soi, notre Zéphyrin, comme les autres, bien qu'à contre-cœur : il faisait un clair de lune superbe !

Le malheureux garçon souhaite la bonne nuit à toute

la société, sans oublier la petite Elisa, et, comme il était venu à cheval, se rend à l'écurie où il met la selle à son bidet et le bride. Mais il n'a pas plus tôt terminé cette dernière opération, qu'il se sent terrassé et bâillonné. Ses persécuteurs — quels qu'ils soient — lui lient les mains derrière le dos, font sortir son cheval et l'emportent lui-même hors de l'écurie.

Arrivés à la porte, on le hisse tant bien que mal sur sa bête et on l'y attache le plus solidement possible. Enfin, l'un de ses bourreaux lui ôte son bâillon et, ce faisant, octroie un formidable renfoncement à son chapeau haut de forme ou chauffeur, comme vous voudrez, lequel lui tombe jusque sur les épaules. Et, sans lui laisser le temps d'articuler une parole, on oblige sa bête à décamper. Le tout accompagné de rires et de réflexions dans le genre de celles-ci :

— Ça t'apprendra à venir voir nos filles, Zéphyr !...

— Eh ! relève donc ton chauffeur !...

Heureusement, le cheval connaissait le chemin de son écurie, car son propriétaire était absolument incapable de le conduire, puisqu'il avait les mains solidement "amarrées" derrière le dos, que son chauffeur l'empêchait de rien voir et qu'il lui était impossible de mettre pied à terre.

A la fin des fins, sa bête s'arrêta brusquement et il crut remarquer qu'elle paissait. Mais il faisait toujours nuit et il ne savait que faire, ne voulant pas crier de peur de s'attirer les moqueries de gens inconnus. Après deux ou trois heures d'attente, cependant, il crut remarquer que le jour était venu et en renversant la tête le plus possible en arrière, il réussit à se reconnaître : il était — ce dont il se doutait bien d'ailleurs — dans le parc attenant à la maison de son père.

Rassuré, il se mit à crier de toutes ses forces, appelant à l'aide. Hélas ! les sons ne sortaient que difficilement de son "gibus." Au bout d'un quart d'heure, pourtant, il poussa un soupir en entendant une voix bien connue — la voix de son père — qui lui criait en riant :

— Tiens, qu'est-ce que tu fais là, toi, grand benêt ?

— Mais venez donc me délivrer, vous voyez bien que je ne puis bouger : je suis ficelé comme un saucisson.

— Ah ! ah ! je comprends ! Ah ! tu veux aller voir les filles de Saint-Chrysostome ! Tu vois qu'il t'en coûte chaut, hé ?...

— Venez toujours me délivrer : vous vous moquerez de moi après, si le cœur vous en dit.

— Vrai, tu as l'air fin, tu peux t'en vanter.

Est-il besoin d'ajouter qu'après cette aventure, notre Zéphyrin Paquette ne revint plus voir Elisa Lapointe, ni aucune des filles de Saint-Chrysostome ?...

— Dis donc, Poléon, passe-moi donc de ton tabac, ma pipe est éteinte.

Et, au milieu de bravos enthousiastes, le gai conteur bourra sa pipe avec soin et l'alluma.

A.-H. DE TRÉMAUDAN.



UNE CHASSE AU LEOPARD

Un officier de mes amis, en mission sur le haut Niger, s'apercevait que les bœufs de ses approvisionnements diminuaient d'une manière surprenante.

Quel était l'ennemi mystérieux qui lui prenait ses vives ? Un lieutenant annonça, un matin, qu'il avait aperçu des léopards emporter les bêtes à cornes et à laine ; l'officier crut d'abord à une illusion ; mais il fallut bientôt se rendre à l'évidence, comme on va le voir par son propre récit :

« Dans le silence de la nuit, je distinguai des appels étouffés qui paraissaient sortir des arbres voisins. Cela ressemblait à des claquements de langue comme en font entendre dans leur satisfaction béate certains gourmets dégustateurs. Je levai la tête pour m'assurer de la provenance de ce bruit étrange. Il n'y avait que les perroquets et les singes pour articuler de pareilles mélodies de castagnettes, à moins que ce ne fussent des faucons ou tout autre chose. J'écoutai, plus rien. Pas même un souffle de vent dans les genévriers de la montagne. J'allais rentrer dans ma tente, lorsque j'aperçus des branchages de lentisque parsemant le sol à mes pieds. Au même instant, d'un arbre voisin, se précipitait, comme un bloc erratique, une bête énorme qui faillit m'écraser de son poids.

« C'était un léopard de forte taille. J'appelai aussitôt au secours, et je déchargeai mon fusil sur mon agresseur, qui me guettait dans l'ombre comme un chat guette la souris. Il était replié sur ses pattes de derrière. Ses prunelles dardaient dans l'obscurité des yeux très vifs. Elles me servirent pour bien viser. J'eus le bonheur de coucher l'animal à terre du premier coup. Tous mes hommes furent sur pied en un instant. Tandis que l'on se portait de mon côté, j'entendis plusieurs détonations partant de l'endroit où j'avais disposé des sentinelles.

« — La besogne est faite ici, m'écriai-je, courons là-bas.

« On prit le petit pas de course, et, au bout de quelques minutes, nous étions sur le lieu du combat.

« Voici ce qui s'était passé : Surpris par la décharge de ma carabine, une dizaine de léopards, embusqués comme de véritables tirailleurs derrière les branches d'arbres, s'étaient démasqués instinctivement et avaient pris la fuite au hasard dans le cercle des grand-gardes. Ceux-ci s'amusaient à foudroyer la bête à bout portant. Quand nous arrivâmes, le spectacle était dans son plein. Les léopards, blessés et cernés dans un réseau infranchissable, déployaient toute leur agilité pour traverser nos lignes. Quelques-uns se jetaient sur nos soldats et essayaient de les étrangler. Un pauvre caporal fut obligé de lâcher prise, et succomba sous la dent de son adversaire. Il avait le visage et le ventre dans un état affreux. Le monstre en fureur s'acharnait à dévorer sa proie avec une rage bestiale. Deux autres engagés parvinrent, après un combat héroïque, à se défaire de leur léopard, en lui déchargeant leur revolver dans la gueule.

« Comme nous étions occupés à faire le plus de cadavres possible, notre brave cantinier, réveillé en sursaut, coiffé à la normande, ne comprenant rien à ce qui se passait, apparut majestueusement à la porte de sa charrette. Il chercha ses deux chevaux qu'il avait mis la veille au piquet à quelques pas ; il ne les trouva plus à leur place. Troublé jusqu'à en perdre la tête, il rentre avec précipitation dans sa cantine ambulante, cherche ses armes, saisit son vieux sabre de parade et s'apprête à courir sus à l'ennemi.

« C'est un terrible homme que notre cantinier, une vieille moustache d'Afrique, quelque chose comme un chacal à poil. Au moment où il s'apprête à sortir, un grognement sourd se fait entendre derrière lui. Il dégaîne, et, semblable à l'ogre qui s'apprête à immoler une nichée d'enfants, il se dirige à tâtons vers son lit. Un léopard y était étendu. Le rusé félin, se voyant pourchassé de toute part, avait profité de l'absence du propriétaire pour s'introduire dans ses couvertures. Mon cantinier sacra quelque peu, et, d'un vigoureux moulinet, trancha la tête à son malencontreux camarade de lit. Le plus piquant de l'histoire,

c'est que ce héros modeste s'endormit sur ses trophées et qu'il crut à un simple cauchemar. Le lendemain seulement, il se rendit compte de la réalité de sa belle action.

LOUIS JACOLLIOT

LES PREMIERS ÉLÈVES DU R.P. LEJEUNE

C'est sur le ton du badinage que le bon Père Lejeune apprend à son supérieur quels sont ses deux premiers écoliers en Canada.

Je suis devenu régent en Canada, écrit-il dans sa relation de 1632. J'avais l'autre jour un petit sauvage d'un côté et un petit nègre de l'autre, auxquels j'apprenais à connaître les lettres. Après tant d'années de régence, me voilà enfin retourné à l'ABC, mais avec un contentement et une satisfaction si grande, que je n'eusse pas voulu échanger mes deux écoliers pour le plus bel auditoire de France.

Comment ce petit nègre se trouvait-il à Québec en 1632 ? Quelques Anglais l'ayant pris dans l'île de Madagascar, le donnèrent aux Kirk. Ceux-ci l'amènèrent avec eux à Québec et le vendirent, dit-on, cinquante écus, à un nommé Le Bailly, commis de Louis Kirk. Le Bailly en fit ensuite présent à la famille Hébert.

Dès son arrivée à Québec, le Père Lejeune, à la demande de la famille Hébert, se chargea de l'instruction de ce nègre, afin de le disposer à recevoir le saint baptême.

Quand on lui parla du baptême, il nous fit bien rire, ajoute le bon Père. Sa maîtresse, lui demandant s'il voulait être chrétien, s'il voulait être baptisé, et qu'il serait comme nous, il dit que oui, mais il demanda si on ne l'écorcherait pas en le baptisant. Je crois qu'il avait belle peur, car il avait vu écorcher tant de pauvres sauvages. Comme il vit qu'on se riait de sa demande, il repartit dans son patois, comme il put :

— Vous dites que par le baptême je serai comme vous ; je suis noir et vous êtes blancs ; il faudra donc m'ôter la peau pour devenir comme vous.

Là-dessus, on se mit encore plus à rire, et lui, voyant bien qu'il s'était trompé, se mit à rire comme les autres.

Ce petit nègre fut baptisé le 14 mai 1633.

Tels sont les deux premiers élèves auxquels le Père Lejeune apprit les lettres de l'alphabet.

RACINE.

CONSEILS PRATIQUES

Pour détruire les verrues.—Appliquer chaque jour et maintenir le plus possible en contact un morceau de papier brouillard enduit de savon noir. La verrue disparaîtra peu à peu par le grattage. Ce traitement très ancien est également applicable aux cors aux pieds.

Destruction du puceron du rosier.—Prendre des cendres de bois bien sèches, les tamiser, puis en saupoudrer les rameaux des rosiers envahis par les pucerons, après les avoir arrosés au préalable pour que la cendre adhère aux feuilles et aux boutons. Non seulement les pucerons disparaissent, mais ce traitement donne aux rosiers une nouvelle vigueur.

Destruction des chardons.—Déchausser les chardons et répandre un peu de sel autour de leur tige ; au bout de huit jours, la plante sera détruite. D'après l'auteur de cette découverte, M. Wendelen, trois heures de travail et deux livres de sel lui ont suffi pour purger ainsi vingt-cinq ares de terrain. On détruit également, par ce même procédé, la prêle et le liseron sauvage.

Nettoyage des ombrelles blanches.—D'une année à l'autre, les ombrelles blanches sont ternies par la ligne noire se formant aux plis ; voici un moyen simple de la faire disparaître. Prendre une brosse à ongle, la tremper dans l'eau froide, l'enduire de savon blanc et en frotter une à une chaque ligne, sans trop appuyer ; ne pas craindre de remouiller et de mettre beaucoup de savon sur chaque partie de l'ombrelle. Quand les

huit parties auront été lavées de cette manière, prendre une éponge fine et laver à grande eau. Essuyer ensuite à l'aide d'une serviette, éponge, ou autre. Ouvrir l'ombrelle et la laisser étendue au soleil.

Nota.—S'il y avait des taches de cambouis, la neutraliser les enlèveait ; il faudrait commencer par là l'opération de la remise à neuf de l'ombrelle.

JEUX ET AMUSEMENTS

ENIGME

Sans ailes et sans pieds, je cours comme le vent ;
Je suis léger et transparent,
Et fais rêver plus d'un poète ;
Mais je puis devenir obscur et menaçant,
Et n'être plus qu'un trouble-fête.

COQUILLES AMUSANTES

No 1. — La voix est le bruit que je préfère.
No 2. — Le riche se plaît au milieu des rois.
No 3. — Les sots sont pleins de fiel.
No 4. — Ceux qui parlent de pieux sont aussi ceux qui parlent de coins.

LE PAPIER DE DEUIL

Quelle est l'origine du *Papier de deuil* bordé de noir dans la correspondance ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 745

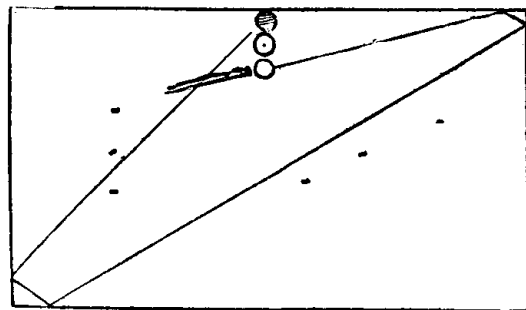
Charade.—Vin-cent.

Logogriphe.—Aigle, Aile.

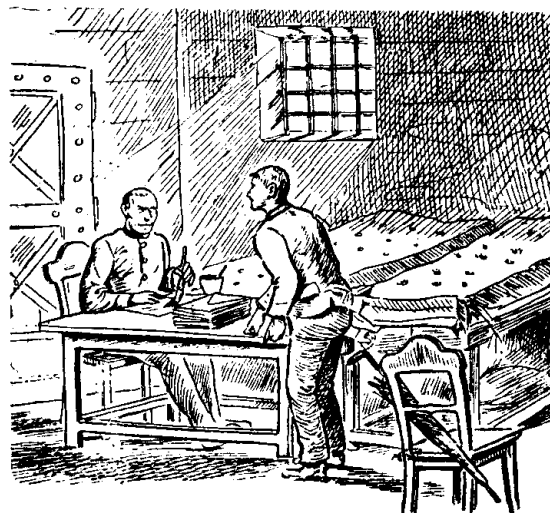
Us et coutumes.—Dans le canton de Bale (Suisse).
Ont deviné : Arthur Lamy, St-Léon ; Mlle Emma Langlais, Montréal ; J. Faille, Laprairie ; Mlle H. St-Jean, Québec ; P.-C. Dumont, Ottawa ; David Goyette, Lachine ; Mlle E. Dion, Sorel.

LE BILLARD

COUP DE FANTAISIE PAR BANDES



GRAVURE-DEVINETTE



Ces deux hommes se demandent où peut bien être le garde avec son pot d'eau. Cherchez-le donc.

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

“ Il me parla de sa mère, de sa femme, de ses enfants pour lesquels il redoutait la misère prochaine.

“ Je ne pouvais répondre brutalement à cet homme, qui me parut sincère.

“ L'autre reprit en me parlant du marquis de Penhoët, le plus honnête homme qu'il eût connu, disait-il, et dont la fin prématurée lui avait causé beaucoup de chagrin.

“ Le malheur avait voulu que ton père ne restât pas plus longtemps avec eux ; sa grande expérience, son courage et ses relations auraient permis de remettre l'entreprise à flot.

“ Le marquis s'était trompé en accusant ses deux associés de nourrir de ténébreux desseins ; ils lui auraient prouvé leur probité s'il n'avait succombé à la Vera-Cruz.

“ Je m'attendais à trouver deux coquins audacieux, qui me braveraient ; je tombais sur deux êtres qui se lamentaient et ne cherchaient, prétendaient-ils, qu'à m'être agréables.

“ Je me sentis mal à l'aise.

“ Avec leur politesse hispano-américaine, ils cherchèrent à me circonvenir.

“ Il fallut que j'acceptasse à déjeuner. Ils me firent visiter leur maison.

“ De la terrasse, je découvris la ville avec les innombrables dômes de ses églises et de ses monuments.

“ Il me fallut admirer la cathédrale, qui remplace l'église édifiée par Fernand Cortès, le Palais National qui contient le Sénat, les ministères, la poste, la bibliothèque et le musée.

“ Je rappelai à mes hôtes momentanés que la contemplation du panorama de Mexico n'était pas le seul but de mon voyage.

“ Après un court échange d'observations en idiome aztèque, Toluca s'écria :

“ — Senor de Kerlor, nous ne pouvons vous faire qu'une proposition : reprenez l'établissement de Médélia.

“ Tu sais qu'il avait été stipulé que, en cas de non-paiement de la part de ces individus, nous redeviendrions propriétaires de la mine.

“ Chalco ajouta :

“ — Plus tard, vous nous rendrez l'argent que nous avons versé. Acceptez ce que nous offrons. . . . N'hésitez pas, car dans quelques jours il pourrait être trop tard. . . . Si l'on vend nos domaines, celui dont il est question sera compris dans la débâcle, et ce serait fort injuste puisqu'il appartient aux héritiers de ce pauvre marquis.

“ Pendant que mon interlocuteur recommençait à gémir touchant le sort lamentable de sa famille, et que son acolyte opinait de la tête, je me rappelais les plans de l'immense propriété et le parti qu'on en tirerait en l'exploitant intelligemment.

“ Les deux associés exhibèrent d'un carton poudreux le dossier de l'affaire ; ils me remirent les pièces qui nous rendaient tous nos droits.

“ C'était une restitution complète.

“ Cette droiture me semblait étrange, mais pourtant, il m'était difficile de ne pas m'incliner.

“ Je ne devinais pas encore le plan des serores Toluca et Chalco. Ils ne tardèrent pas à me demander un engagement par lequel je leur réservais ultérieurement une indemnité à ajouter à leur premier versement.

“ A la veille d'une faillite, ils voulaient se créer des ressources qui échapperaient à leurs créanciers.

“ Dans l'impossibilité absolue d'exploiter la mine, ils préféraient me la restituer, à la condition que je ne leur marchandais pas une part, une faible partie du reste, des bénéfices éventuels.

“ Je ne suis pas précisément l'homme des transactions de cette nature et j'aurais énergiquement refusé de me compromettre avec ces fripons, si j'avais compris tout cela sur-le-champ.

“ — Tenez ! s'écria Toluca, vous arrivez à propos. . . . Un de nos serviteurs part dans une heure pour Médélia. . . . Il vous fera visiter la mine. . . . Si vous consentez à la reprendre, Ruiz vous remettra ces

pièces en échange de votre signature au bas de cet acte que vous aurez tout le temps d'étudier.

“ J'acceptai les conditions formulées.

“ Tu connais, mon adorée, ma promptitude à prendre une résolution.

“ Seulement, je constatai avec peine que je n'avais pas le temps de t'écrire ce jour-là.

“ Il fallut reprendre le train pour Puébla en compagnie de ce Ruiz, qui avait, entre parenthèse, une des plus patibulaires physionomies que j'aie vues au cours de mes voyages.

“ Cet homme n'était pourtant pas un gremlin, car il se conduisait avec moi très correctement,

“ Ce qui lui donnait l'air sinistre, c'était une balafre qui lui partageait le visage en deux. Or, Ruiz avait défendu sa patrie contre nos soldats ; c'était en 1862, à l'assaut de Puébla, qu'il avait reçu sa blessure.

“ Les Français avaient fait leur devoir, les Mexicains avaient fait le leur ; mon compagnon de route m'assura qu'il ne pouvait nous garder rancune.

“ Nous y séjournâmes que quelques heures à Puébla de los Angeles, c'est-à-dire le Bourg-des-Angeles.

“ La ville est moins riche que Mexico, dont elle n'est pas très éloignée d'ailleurs, mais elle compte encore plus de cinquante églises.

“ Pour nous rendre à Médélia, nous montâmes à cheval. Il s'agissait de gravir au nord est le cerro de Guadalupe ; de l'autre côté du col nous verrions la localité dont il s'agit.

“ Nous y arrivâmes à la nuit. Il ne fallait pas songer à gagner ce soir-là l'établissement, qui est à dix kilomètres de la petite ville, en pleine montagne.

“ Le lendemain, à l'aube, nous nous remettions en selle sur nos petits chevaux qui ont une fougue, une force et une endurance vraiment extraordinaires.

“ On peut les lancer à fond de train à travers les rochers et les fondrières, ils ne bronchent jamais.

“ En route, nous croisâmes de nombreux vaqueros qui surveillaient des troupeaux de bétail, tout en fumant leur cigarettes.

“ Nous chevauchions au milieu de buissons de mexquites décorés de fleurs d'un jaune pâle et de clochettes blanches ; les corolles rouges des mamillaires donnent un ton éclatant à cette végétation touffue ; puis nous traversions des fourrés de chênes-rouvres ; c'est le chaparral, terme qui correspond à garrigue, dans notre Languedoc.

“ Au loin s'étendait la savane infinie.

“ Dans les palmiers, croissant les uns dans les autres, voltigeaient des colibris, comme autant de mobiles rayons de soleil.

“ C'est au pied d'un des plus grands volcans du monde, le Popo Catpetl, ou mont Fumée, que se trouve l'établissement qui nous appartient.

“ Tu ne peux t'imaginer la sauvage grandeur du paysage enfermé dans un cirque de montagnes vertigineuses, dont les pics, la plupart éteints aujourd'hui, escaladent le ciel.

“ C'est au milieu des roches et des laves refroidies que gisent les richesses que je veux extraire de la mine, exploitée trop primitivement jusqu'ici.

“ L'outillage est en mauvais état ; des galeries sont abstruées par la lente infiltration des eaux ; les baraquements sont en ruines ; tout est à refaire.

“ Il existe au Mexique des milliers de gisements que l'on renonce à exploiter à cause des difficultés matérielles.

“ Les quatre cinquièmes du territoire mexicain sont métallifères.

“ C'est la contrée, à ce point de vue, la plus riche du monde. Après l'or, l'argent et d'autres métaux précieux, on trouve de l'onix, du jaspe et jusqu'à des émeraudes.

“ Ce sont les moyens de communication qui manquent généralement, et l'eau.

“ Or, mon compagnon m'a fait retrouver la trace d'un chemin que les ronces ont envahi et qu'il serait facile de remettre en état.

“ Quant à l'eau, nous avons une cascade bondissant du haut d'une brèche ouverte à travers des piliers de basalte.

“ Il ne s'agit que de rétablir la canalisation de cette force, l'utiliser comme force motrice d'abord et s'en servir pour nettoyer les minerais.

“ Je te demande pardon, ma chère Hélène, de m'étendre sur ces détails techniques, mais tu ne saurais croire à quel point j'ai été enthousiasmé en voyant ce domaine, qui va nous rendre dix fois plus que nous n'avons perdu.

“ Il faudra du temps, des sacrifices, un travail acharné ; cela n'est pas fait pour me rebuter.

“ Ruiz, après m'avoir guidé consciencieusement et s'être borné à me fournir de laconiques explications, me demanda ce que je décidais

“ Je le répondis que j'étais prêt à signer l'acte que les gens de Mexico avaient préparé

“ Un trait de plume et ce fut fait.

“ En échange, l'employé me remit les titres de propriété, suivant nos conventions verbales.

“ Vous avez raison, me dit-il ; il y a une fortune dans les entrailles de la terre que nous foulons, mais il faut l'en faire sortir.

“ La langue de Ruiz commençait à se délier. Après avoir fait honneur au repas préparé par deux serviteurs, gardiens de la mine. L'ancien combattant de Puebla me disait qu'il allait repartir sur-le-champ.

“ Je voulus l'accompagner jusqu'à la route.

“ Ce fut alors qu'il m'apprit que les senores Toluca et Chalco, en accusant la chance de leur avoir été hostile, n'avaient pas que leurs vices étaient les seules causes de leur ruine.

“ Le premier était un joueur effréné, qui avait plus de deux millions dans les tripots officiels ou clandestins.

“ Le deuxième, celui qui me parlait constamment de sa mère, de sa femme et de ses enfants, était le plus grand libertin de la capitale.

“ Enfin, Ruiz, ajoutant à ma stupéfaction, m'expliqua les calculs de ces deux individus en me rendant une concession dont ils ne pouvaient plus tirer aucun parti et dont je leur ferais des rentes si je réussissais.

“ Un flot de colère me monta au visage.

“—Ma bonne foi a été surprise, m'écriai-je. . . . Je veux annuler le traité.

“ Mais Ruiz, éperonnant son mustang, était loin déjà. Il me cria :

“—Vous n'êtes pas responsable des agissements de mes patrons. La mine vous appartenait. . . . Il ne tient qu'à vous d'en tirer les ressources qu'elle renferme. . . . Toluca et Chalco sont des coquins. . . . Vous êtes un honnête homme. . . . Le bon Dieu saura faire la différence. . . . Adios, señor !

“ Il franchit une barranque, rivière assez étroite, mais qui a des profondeurs d'abîme, et se perdit bientôt dans la brume crépusculaire.

“ Voilà, ma chère Hélène, comment nous sommes rentrés en possession de notre bien. Il suffit maintenant pour moi de continuer l'œuvre que j'ai entreprise et de la mener à bonne fin.

“ J'ai la conviction que j'y réussirai ; mais je ne rentrerai pas en France aussi vite que je le croyais.

“ Je vois d'ici les larmes jaillir de tes chers yeux en lisant ces lignes que je t'écris le cœur étroitement serré.

“ Haut les cœurs ! Il faut faire appel à toute notre énergie commune, toi pour m'attendre, moi pour multiplier les efforts qui réduiront mon séjour ici à sa plus stricte durée.

“ Les résultats que j'ai obtenus déjà doivent nous être un encouragement.

“ Il est impossible, je te le répète, que j'échoue dans la tâche que j'entreprends, car c'est pour toi, c'est pour notre petit Jean que je vais mettre en œuvre tout ce que Dieu m'a donné de facultés.

“ Si j'étais seul, je douterais peut-être de mes forces. . . . Grâce à toi, grâce à Fanfan, je réaliserai des prodiges. Je ne veux pas savoir si j'aurai à lutter contre l'hostilité des hommes et des choses.

“ On m'a dit déjà que les habitants de la contrée détestaient les étrangers et ne professaient pas pour les Français les sentiments que Ruiz m'a exprimés.

“ A défaut de Mexicains, je prendrai des travailleurs indiens.

“ Ce sont d'intrépides ouvriers, infatigables, très sobres, insensibles à la douleur physique, et qui s'attachent à leur maître quand celui-ci ne les traite pas en *conquistador*.

“ Ne t'alarme pas en pensant aux convulsions de la nature.

“ Je suis dans un pays dont le sol tremble, c'est vrai ; mais on y voit des volcans se reposer pendant plus d'un siècle.

“ Entre Orizaba et Tuxtla, plus près de la Vera-Cruz, les monts se “ parlent,” suivant l'expression locale, par des roulements sourds, comme celui d'un tonnerre lointain ; ici les vibrations du sol sont moins continues.

“ Le climat est salubre ; les épidémies du littoral n'atteignent pas cette vallée ; je me sens très bien portant ; ce n'est pas la vie active que je vais mener qui altérera ma santé.

“ Le sol est d'une fertilité extrême, permettant de nourrir d'innombrables troupeaux. Je n'en suis donc pas réduit aux galettes de maïs, qui sont le régal des indigènes.

“ Il n'est pas de marchés pourtant comparables à ceux-ci ; aux produits de nos climats tempérés se joignent ceux de la zone tropicale ; c'est une véritable terre promise.

“ Seul, le vin est rare, bien que la vigne s'acclimate parfaitement ; les Mexicains boivent le pulquero, qu'ils tirent d'une plante appelée le maguey.

“ Ne t'exagère donc pas les dangers : l'ours gris, les pumas, les jaguars et les loups s'attaquent aux malheureuses antilopes et s'aventurent rarement dans les lieux habités.

“ Les boas se confinent dans les forêts.

“ Les insectes nuisibles ne le sont pas plus que dans nos pays et ils ont au moins le mérite de l'originalité.

“ Je te citerai les élatérides lumineuses, qui la nuit tourbillonnent comme des étincelles.

“ Je crois, ma bonne et chère femme, t'avoir fourni tous les renseignements que tu étais en droit d'exiger.

“ Ainsi, me voilà dans les Indes occidentales pendant que tu es en France, avec mon fils.

“ Qui aurait cru que nous serions forcés de nous séparer si tôt ?

“ Non ! nous ne sommes pas si loin l'un de l'autre ; à travers l'océan, j'entends les battements de ton cœur.

“ L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime.

“ Il faut que je t'adore, Hélène, pour que ma résignation reste intacte.

“ Pendant que je suis ici, perdu dans la brousse, tu es toujours dans ce Paris, où tout le monde peut admirer ta beauté sereine, s'imprégner de ton charme pénétrant, et envier l'honneur que tu m'as fait en me prenant pour mari.

“ Tu te souviens de ce que je te disais, à Kerlor, touchant la jalousie effroyable qui me dévorait si je n'avais pour femme une créature aussi accomplie que toi.



Il franchit une barranque, rivière assez étroite.—Page 253, col. 1

“ Et encore, à cette époque, je ne prévoyais pas un tel éloignement.

“ Si je ne te vénérerais, j'éprouverais d'indicibles tortures.

“ Pardonne-moi, mon âme, d'avoir effleuré un tel sujet.

“ Je n'ai voulu que te répéter, ma fidèle compagne combien je te bénis d'avoir fait de moi le plus fier des époux, le plus fortuné des pères.

“ Notre bonheur, vois-tu, était trop grand ; je n'en méritais pas ma part : la destinée veut que je conquière une félicité dont je n'étais pas tout à fait digne.

“ Quand nous nous reverrons, ton premier baiser effacera le souvenir de ces épreuves.

“ Nous ne nous séparerons plus jamais. . . .

“ Nous vivrons dans une atmosphère de chaude tendresse que les années ne parviendront pas à diminuer.

“ Personne, sur la terre, ne se sera plus aimé que nous.

“ Je suis forcé de terminer ma lettre. Les vapeurs du cratère, noires et épaisses, se déroulent en énormes volutes dans la direction du nord, cela annonce la pluie prochaine ; or, il faut que cette lettre soit portée à Médélia et mon serviteur attend, la main sur le garrot de son cheval.

“ Embrasse notre Fanfan comme si nous étions encore tous les deux à le couvrir de baisers.

“ Sous ce rapport, il ne doit pas souffrir de l'exil de son père.

“ Et quand Jean de Kerlor t'aura rendu tes caresses, dis-lui que tu veux aussi celles qu'il me prodiguait chaque jour. La brise m'en apportera les échos.

“ Entre vos baisers vous percevrez les miens et vous les partagerez.

“ Embrasse chaleureusement Carmen et son mari.

“ Ma sœur recevra une lettre par le prochain courrier, ainsi que notre mère, à qui tu voudra bien télégraphier, avant de lui écrire longuement, pour calmer ses inquiétudes.

“ Tu devines avec quelle fièvre je vais attendre ta réponse, qui m'apportera la nouvelle provision de courage dont on a toujours besoin quand on est loin de sa femme et de son fils, si résolu et si intrépide que l'on se croie.

“ Au revoir, chère adorée ! à bientôt malgré tout !

“ GEORGES DE KERLOR.”

* * *

On devine la poignante émotion avec laquelle la comtesse de Kerlor lut cette lettre, écrite sous un ciel de feu, au milieu d'effroyables dangers, par un homme qui cherchait avant tout à rassurer sa compagne chérie.

Elle se doutait bien que Georges serait forcé de prolonger son séjour au Mexique.

Elle n'avait pas voulu lui faire part de ses prévisions à ce sujet, quand, enivré par ses préparatifs, il ne songeait qu'à s'embarquer.

Combien resterait-il de temps là-bas ? Il l'ignorait et sa femme l'ignorait aussi.

Hélène se sentait incapable de vivre dans des alarmes continues. Elle se proposait de répondre à Georges qu'elle voulait aller le rejoindre avec Fanfan.

Elle ne pouvait se lasser de relire cette lettre, dont l'accent de réverie lointaine l'impressionnait profondément.

Après avoir envoyé un télégramme en Bretagne, Hélène communiqua la lettre de Georges à Carmen et à Saint-Hyrieix, puis elle répandit :

“ Mon cher Georges,

“ Ta lettre, si attendue, est arrivée au moment où je me demandais si, malgré ma résignation, je n'allais pas me laisser accabler par la plus noire tristesse.

“ Dieu soit loué ! ton voyage a été moins accidenté que je ne le redoutais ; mais tu ne sais plus maintenant quand tu reviendras.

“ Si j'ai accepté une séparation, c'est qu'elle devait être de courte durée ; les complications dont tu m'entretiens créent une nouvelle situation ; je veux que tu m'autorises à aller te retrouver.

“ Fanfan est très bien portant ; je veillerai sur lui avec tant de vigilance que j'écarterai de sa tête la moindre menace.

“ D'ailleurs, je me suis renseignée : il n'a pas encore l'âge où l'on puisse craindre pour les épidémies qui sévissent contre les Européens.

“ Si, contrairement aux probabilités, tu peux nous fixer la date de ton retour dans un délai rationnel, je ferai une nouvelle provision de patience et je t'attendrai ; mais, je t'en conjure, au nom de notre amour, ne me refuse pas la part que je veux prendre de ta destinée.

“ Je m'inclinerai toujours devant ta volonté, sachant bien que ta responsabilité est plus grande que la mienne, dans ces circonstances ; toutefois, je me demande pourquoi je n'aurais pas le droit de souffrir avec toi, puisque tes espérances sont les miennes.

“ J'ai compris, quand tu me les as signalées, les éventualités fâcheuses auxquelles nous nous exposerions en partant tous les trois sans but déterminé ; aujourd'hui, ces obstacles sont aplanis, puisque tu es rentré en possession du domaine qui appartient à notre fils.

“ Encore une fois, je partage ta confiance et je ne doute pas de la réalisation de tes projets ; c'est une question de volonté ; la tienne est indomptable ; mais les efforts peuvent dépasser la durée de tes prévisions et ma place est auprès de toi.

“ Tu jugeras, et ta prochaine lettre me fera connaître ta décision.

“ Il n'y a rien de changé ici, depuis que tu es parti.

“ J'ai reçu, il y a trois jours, une lettre de notre mère. Elle assure que sa santé est complètement revenue, grâce aux soins du bon Dr LaRoche.

“ Ton départ, après l'avoir beaucoup affectée, a été considéré par elle comme une nécessité.

“ La chère femme ne veut pas me montrer ses tourments, elle m'exhorte très éloquemment à prendre courage.

“ Elle souhaite, naturellement, ton prochain retour, mais à la condition que tu aies complètement réussi.

“ Ah ! cet orgueil des Kerlor ! J'en subis la noblesse, je le trouve admirable, mais je ne puis le partager ; c'est peut-être parce que je n'ai pas votre grandeur d'âme.

“ Si ma voix avait été prépondérante, je n'aurais cessé de te répéter : Reste avec nous . . . Ne songe plus à cette fortune dont nous

Un appétit fatigué

est aussi mauvais qu'une tête fatiguée ou des membres fatigués. Il vient un temps où vous ne savez réellement pas ce que vous voulez. C'est alors que vous avez vraiment besoin d'une tasse de

BOVRIL

pour vous donner le soutien nécessaire au système épuisé sans trop charger l'estomac et sans nuire aux organes digestifs en les forçant. BOVRIL fait pour le système ce que rien ne pourra faire. Il rend la vigueur, maintient la santé et empêche les maladies. Il est utile aux jeunes et aux vieux, aux faibles et aux forts.

Cie BOVRIL, Limitée,

30 rue Farringdon, LONDRES (Angleterre.)

25 et 27 rue St-Pierre,

MONTREAL (Canada).

pouvons nous passer, à la condition de retourner en Bretagne et d'y vivre à l'abri de tous les orages . . .

“ N'est-ce pas là que nous avons échangé nos premiers serments ?

“ N'est-ce pas là que nous nous sommes mariés ?

“ N'est-ce pas là que notre Jean est né ?

“ Il faut redouter de lasser le ciel, qui nous a comblés, quand tant de malheureux l'implorent en vain . . .

“ Tu en as décidé autrement, sans craindre les retours amers de la fatalité ; je ne récriminerais jamais. Toutefois, je n'ai pas l'héroïsme de ta race, et j'exhale ma douleur de mère et d'épouse.

“ Tu m'écris, mon cher ami, que, pendant ton exil, je continue à recevoir les hommages de nos amis. Tu te trompes.

“ Depuis que tu es parti, je vis dans la retraite avec mon fils.

“ Je ne vois, je ne reçois personne. Tout récemment, M. de Saint-Hyrieix a donné une fête splendide, il m'avait priée d'y assister à côté de Carmen ; j'ai refusé.

“ Je me consacre uniquement à l'éducation de Fanfan.

“ Il commence à épeler ; sa maîtresse de lecture assure qu'elle n'a jamais vu un enfant aussi intelligent.

“ Cette nouvelle science le captive d'ailleurs particulièrement !

“ Je lui ai acheté les “ Contes de Perrault ” et les “ Fables de La Fontaine.”

“ Il passe des heures entières à regarder les splendides illustrations de ces volumes.

“ Le soir, à la douce clarté de la lampe, Fanfan me tient société. Pendant que je brode, il feuillette ses livres.

“ Parfois, il va un peu trop vite, je dois en convenir. Hier, il a eu le grand chagrin de déchirer une page en la tournant avec trop de précipitation.

“ Il a eu les larmes aux yeux et m'a regardée comme si j'allais le gronder bien fort à la suite de ce malheur, irréparable selon lui.

“ Je l'ai vite rassuré.

“ Si tu entendais les réflexions qu'il me fait en commentant à sa manière ces beaux dessins. Tu aurais le sourire aux lèvres et parfois les larmes aux yeux.

“ Il s'élève avec indignation contre l'égoïsme de la Fourmi qui refuse à la Cigale quelques grains pour subsister jusqu'à la saison nouvelle.

“ Les contes ne sont pas encore à la portée de son intelligence qui s'éveille ; mais grâce aux images, il entrevoit déjà l'histoire, et il redouble d'attention quand il prend sa leçon, pour arriver le plus vite possible à lire ces adorables récits, au sujet desquels j'ai dû lui fournir de très amples explications.

“ En voyant le portrait du Prince Charmant, il s'est écrié :

“ — Ça, c'est papa Georges ! . . . Mais il n'a pas le même habit.”

“ Chaque fois qu'il fait beau, après déjeuner, nous sortons tous les deux.

“ Naturellement, notre promenade favorite est le bois de Boulogne, que nous ne nous lassons pas d'explorer ; Fanfan, d'ailleurs, est infatigable.

“ Il fait l'admiration des mamans ; l'envie se joint un peu à ce sentiment : aussi, je ne saurais t'exprimer l'ardente satisfaction qui emplit mon cœur, quand j'entends célébrer la gentillesse et l'entrain de notre fils.

A suivre

LE SPORT

LA CROSSE : CAPITALS VS NATIONALS

Le National va jouer, samedi de cette semaine, sa deuxième partie contre les célèbres Capitals, champion du Canada, sur le terrain de l'Exposition, à Montréal.

Ce sera grande fête pour les amateurs de ce genre de sport. Il y aura foule, nous en sommes certains, pour voir ces deux clubs aux prises.

A peine le National a-t-il commencé la lutte avec les plus fortes équipes, que les succès leur viennent coup sur coup. Deux fois de suite, ils ont battu les Cornwall; deux fois de suite ils ont été vainqueurs des fameux Shamrocks.

Cette fois, ils vont se trouver en face d'adversaires redoutables, détenant, depuis trois ans, le championnat : ils vaincront encore, nous l'espérons et le leur augurons de tout cœur.

PARC SOHMER

Les attractions du Parc Sohmer sont toujours de plus en plus intéressantes. MM. Lavigne et Lajoie savent varier les amusements et sont passés maîtres dans l'art de plaire à la foule. La musique est toujours bonne.

Portes ouvertes tous les jours à 2 p.m. et 7 p.m.

CHOSSES ET AUTRES

—On prétend que la fortune de Bismarck s'élève à quatorze millions de marks.

—On dit que la dernière parole est souvent la plus dangereuse. Montrez ceci à votre femme.

—En Chine, les aiguilles des horloges sont toujours fixes; c'est le cadran qui tourne.

—La statistique veut qu'il y ait plus d'aveugles chez les Espagnols que chez aucune autre nation du monde.

—Le capitaine français Cassemajou et son escorte de tirailleurs sénégalais ont été massacrés à moitié chemin du Niger et du lac Tchad.

—Les sauterelles sont si nombreuses dans la partie orientale du Colorado et la partie occidentale du Kansas que la marche des trains en est fort entravée.

—La raison pour laquelle la femme paraît aussi âgée à trente ans qu'un homme à quarante ans, c'est qu'en général, la femme de trente ans en a ordinairement quarante.

—Les étoffes à pois seront en grande vogue cette automne; la mode en a décidé ainsi. La grosseur des pois variera depuis celle d'une tête d'épingle, jusqu'à celle d'une pièce de dix cents. Le bleu foncé à pois blancs ou vice versa sera la nuance la plus en vogue.

—Un autre clou pour l'Exposition de Paris. Un des plus importants tisseurs de la Russie prépare, pour l'Exposition de 1900, deux drapeaux monstres, l'un aux couleurs françaises et l'autre aux couleurs russes. Chacun aura une longueur de 180 pieds et une largeur de 36 pieds.

—En Hollande, plusieurs maisons ont une porte spéciale qui ne s'ouvre jamais que dans deux occasions, —celles où il y a un mariage ou un décès dans la famille. Le nouveau couple franchit cette porte qui est ensuite clouée et condamnée jusqu'au moment où la mort fait son apparition. Alors on ouvre cette issue pour faire passer la dépouille mortelle de la victime, puis la porte est de nouveau condamnée.

PRECAUTION ESSENTIELLE
Le Baume Rhumal fait partie des provisions de première nécessité. Seulement 25c la bouteille.

—L'explorateur Nansen a fait près de \$200,000 de profits avec le livre qu'il a écrit après son retour des glaces du Nord sans parler des millions de dollars qu'il a reçus pour ses conférences ici et à l'étranger. Cela paie, comme on le voit, d'aller à la recherche du Pôle Nord, même si on ne le trouve pas.

LA CHARITE

Nous prescrivons de persuader à nos amis d'avoir toujours du Baume Rhumal chez eux. 25c. la bouteille.

—La longueur des jours d'été varie naturellement suivant les latitudes.

Ainsi, à Paris, entre le lever et le coucher du soleil, il s'écoule juste seize heures le jour du solstice d'été.

Voici la durée du jour, le 21 juin, pour les principales villes et à des latitudes de plus en plus élevées :

A New-York, le jour le plus long de l'année est de 15 h. 30, à Montréal il est de 15 h. 45, à Brème 16 h. 20, à Londres 16 h. 30, à Dantzic 17 h., à Stockholm 18 h. 35, à Saint-Petersbourg 19 h., à Tobolsk, en Sibérie, 19 h. 10; à Tornéa en Finlande, 22 h., à Vardo, en Norvège, deux mois, enfin au Spitzberg trois mois et quatorze jours.

Par contre, dans les régions arctiques, le jour du solstice d'hiver est extrêmement court; il ne dure alors que 4 h. à Irkoutsk et 2 h. 55 à Tornéa.

—Sommaire de la Revue des Revues : La Survivance du corps. Transformation du corps humain en marbre (12 gravures), par L. Ferrara.—La Réforme de l'orthographe, par Aug. Renard.—Joussemau : le départ, l'absence, le retour, par M. Bouchor.—La jeune fille moderne dans le roman français, par G. Péllissier.—Le mouvement littéraire en Pologne, par Mme M. Morzkowska.—La Dernière guerre, par Harry Perry Robinson.—La Liquéfaction de l'air (7 gravures), par le Dr De Neuville.—La machine à mesurer la pensée (1 gravure), par le Dr L. Caze.—Analyse des Revues.—Caricatures politiques (8 gravures).

Prix de l'abonnement par an : Paris et la France, 20 francs; Etranger (Union postale), 24 francs.

REPUTATION ASSUREE

Jamais aucun remède n'a acquis une aussi grande réputation que le Baume Rhumal employé contre les affections de la gorge et des poumons.

NOUVELLES A LA MAIN

—Je connais tous les rochers de cette côte, s'écria le pilote.

A ce moment le navire toucha.

—Et, tenez ! en voilà un.

Entre femmes :

—Qu'est-ce que je deviendrais si je perdais mon pauvre mari ?

—Vous n'avez personne en vue ?

—Pourquoi, dit une femme à son mari, tant d'hommes s'empressent-ils d'aller à la guerre ?

—C'est, répond le mari ennuyé, qu'ils y cherchent la paix.

—Tu ne dis rien de ma toilette; tous nos amis m'en ont pourtant fait des compliments.

—C'est qu'eux, ils paient en compliments, tandis que moi, c'est en argent !...

Deux époux comparaissent devant le commissaire de police pour s'être battus sur la voie publique. Un ami les accompagne.

—Avez-vous vu le commencement de la querelle ? demande le magistrat à l'ami.

—Oui, Son Honneur, il y a environ deux ans.

—Comment deux ans !

—Oui j'étais témoin à leur mariage.

Mme JOSEPH GARIÉPY

Reçoit les Derniers Sacrements, les Médecins déclarent sa Maladie incurable.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre lui ont sauvé la vie. aujourd'hui elle est forte, heureuse et en bonne santé.

La période la plus dangereuse dans l'existence d'une femme, c'est quand le sang est appauvri ou vicié. Le système alors s'affaiblit, l'énergie se perd et les fonctions du corps qui en état de santé sont à peine remarquées, deviennent des occasions de souffrances et d'alarmes. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont reconnues être le meilleur remède pour purifier, enrichir le sang et renforcer les nerfs. Voilà le secret par lequel ce remède a obtenu de si merveilleux succès en guérissant là où toutes les autres médecines ont échoué. Pour vous prouver que ce que nous vous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, nous vous mettons sous les yeux le témoignage que nous envoie Mme Gariépy. Voici ce qu'elle dit : "Je suis née à Saint-Roch, Richelieu, maintenant, je demeure à Montréal. Depuis quatre ans j'ai souffert le martyre. J'avais des douleurs si fortes dans l'estomac que j'étouffais. Une nuit, l'étouffement fut si fort que mon mari courut au médecin. Il me donna quelque chose pour me soulager, mais il déclara ne pouvoir me guérir. Je continuai à endurer des douleurs atroces. Je souffrais aussi d'une vilaine bronchite et de l'asthme, j'étais d'une grande faiblesse. Il m'était impossible de me reposer un instant dans mon lit, j'étouffais trop, j'étais là clouée sur une chaise, incapable de me remuer. Le docteur continuait à me soigner, et pendant les deux dernières années, plusieurs autres médecins me soignèrent; mais à la fin, ils m'avouèrent que tout était fini, leur science était épuisée. Je me préparai à mourir, je reçus tous les derniers sacrements. Un jour, une amie qui avait été guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre vint me voir et me conseilla d'essayer ce remède. J'ai suivi son conseil, et je dis en toute sincérité qui si je suis en vie aujourd'hui, et jouis d'une bonne santé, c'est grâce à ce puissant remède. Je fais mes lavages et tout mon ouvrage sans fatigue. Je ne puis trop le recommander et en faire assez d'éloges. Si j'eusse connu ce bon remède plus tôt, je n'aurais pas tant souffert et payé inutilement tant de comptes de médecins et de remèdes." Mme Jos. GARIÉPY, No 458 rue Maissonneuve, Montréal.



MADAME JOS GARIÉPY

Femmes qui souffrez demandez, exigez, insistez pour avoir les Pilules Rouges du Dr Coderre pour les femmes pâles et faibles, vous aurez alors celles qui guérissent toujours. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent infailliblement le beau mal, le mal de tête, les maux de reins, de côtés, font désenfler les mains, les jambes et les pieds, douleurs dans le bas-entre, douleurs des maladies mensuelles, irrégularités, toutes les maladies du changement d'âge, leucorrhée l'hystérie, douleurs dans l'estomac, manque d'énergie, fatigue après le moindre exercice, des faibles, vertige, étourdissements, bourdonnement dans les oreilles, dépression de l'esprit ou mélancolie; aux femmes pâles et faibles, les Pilules Rouges du Dr Coderre sont du sang rouge, riche et pur, elles rendent les joues roses, les yeux ternes luisants, l'appétit aux estomacs faibles, celles que la maladie rend de mauvaise humeur deviennent souriantes, les femmes nerveuses qui ne peuvent dormir recouvrent le sommeil. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont surtout recommandées aux femmes enceintes, elles donneront des forces à la mère et aideront à la formation de l'enfant. Nous n'exagérons rien, ce que nous vous disons des Pilules Rouges du Dr Coderre est vrai, ne soyez pas surprises, elles sont pour les femmes c'est pourquoi elles guérissent toutes les femmes. N'oubliez pas que nous avons à votre disposition un médecin spécialiste des plus éminents pour les maladies des femmes. Nous vous invitons à lui écrire une description complète de votre maladie. Si vous le préférez, écrivez nous pour un blanc de traitement. Il vous répondra confidentiellement et absolument pour rien. Il vous donnera de bons conseils, comment vous soigner et vous guérir. Ne retardez pas, car tous les jours votre maladie s'aggrave et devient plus difficile à guérir. Adressez comme suit : DÉPARTEMENT MÉDICAL, Boîte 2306, MONTRÉAL.

En garde contre les pilules qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte. Ces pilules ne sont pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, ce sont des imitations; refusez-les. Elles vous feront plus de mal que de bien. Un grand nombre de ces imitations contiennent de la morphine, de la strychnine et de l'arsenic, et comme vous le savez, ces drogues sont dangereuses. Si votre marchand n'a pas les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre envoyez-nous 50c. en timbres canadiens ou américains pour une boîte, ou \$2 50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Une boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre dure plus longtemps qu'aucune bouteille de remède en liquide que vous payez une piastre. Nous envoyons les Pilules Rouges du Dr Coderre au Canada et aux Etats-Unis; pas de douane à payer. Faites enregistrer toutes vos lettres contenant de l'argent. Donnez votre adresse bien complète enfin d'éviter tout retard. Adressez : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMÉRICAINNE, Boîte 2306 MONTRÉAL.

—L'ivrogne est le meilleur comptable du monde, il balance toujours.

—Sommaire du Monde Moderne du mois d'août : L'Héritage de l'oncle Florot, par H. Fèvre, 4 comp.; Sur le Nil, par G. Montrard, 11 illus.; Les Maîtres de la Littérature du Nord, d'après E. Brausewetter, 12 portraits; Ancey, par P. de Champeville, 14 illus.; Les Salons de 1898, par A. Quantin, 84 reproductions; Le Mouvement littéraire, par L. Claretie; Causerie scientifique, par G. Mareschal, 10 figures; Evénements géographiques et coloniaux, par G. Bouvier, 4 illus.; Chronique théâtrale, par M. Lefebvre; La Musique, par G. Danvers; La Vie de Bohème; La Cloche de Rhin, 1 décor; 1 portrait; La Mode du mois, par Berthe de Présilly, 14 modèles; Memento encyclopédique, 9 illus.; La Caricature; La Vie pratique; Jeux et Récréations. Voir l'annonce.

Corsets...

Vous aurez le confort en vous faisant mesurer par nos célèbres corsets Coupe parfaite. Toujours en stock le.

R. G. - P. D. - D. A. FERRISS, Etc., Etc.

C.-J. GRENIER

2310 Ste-Catherine, Près Mansfield.
1613 Ste-Catherine, 2^e pte de la rue St-Hubert

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français contenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.50; trois mois \$1.20; un numéro, 30c.

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port. Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**. Adressez: B. Poste Boite 187, Montréal, Can.

En vente chez A. DECARY, coin Sainte-Catherine et Saint-Denis; B.-E. McGale, 2123 Notre-Dame; C.-O. Dacier, coin Saint-Denis et Duluth; Jos. Contant, 1475 Notre-Dame.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis

MONTREAL

U. PERREAULT

— RELIEUR —

No 40, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Reglage, Etc. Relieur pour **LE MONDE ILLUSTRÉ**. L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville. Une visite est sollicitée.

Un prix spécial aux Communautés

Brochure intéressante

M. Raoul Renault prépare, à l'occasion des fêtes de Champlain et de l'exposition de Québec, une jolie brochure souvenir d'environ 150 pages, grand format. Cette brochure contiendra des études sur Champlain, sa vie et ses œuvres et sur d'autres sujets historiques par MM. Benjamin suite, N.-E. Dionne, J.-Ed. Roy, Ernest Gagnon, J.-B. Caouette et plusieurs autres. Ces études seront illustrées de gravures inédites. Le tirage est limité à 6000 exemplaires. Donnez vos commandes d'avance si vous désirez vous en procurer. Prix 10 cts, par la poste 12 cts. Prix spéciaux pour les dépôts de journaux et pour les libraires. Un nombre restreint d'annonces seront prises. Adressez vos commandes à Raoul Renault, Québec.

LAPRES
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283. MONTREAL
- MARCHAND 643 P.Q.

50 YEARS' EXPERIENCE
PATENTS
TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS &c.
Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the
Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers
MUNN & Co. 38 Broadway, New York
Branch Office, 626 F St., Washington, D. C.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puisseance:
L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Faussees dents SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,
20, rue St-Laurent, Montréal.
Tél. Bell 2818.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite," par J. Ahern.

20149



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul. Montréal.

CHAPEAUX D'ETE

En paille et en feutre; tout nouveaux, marchandises d'été, prix excessivement bas pendant la saison des chaleurs.

CHEMISES D'ETE

Nous venons de recevoir un nouveau lot de chemises négligées et empesées de toutes les dimensions. Nous les vendrons au prix qui vous conviendra. Vous vous sentirez au frais en en portant une.

GRAVATES D'ETE

Belles cravates blanches et couleurs de fantaisie. Elles doivent partir rapidement.

GÉNÉREUX & CIE, 227, rue St-Laurent

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Un an 6 mois 3 moi
ABONNEMENT Paris et Seine 50f 26f 14f
Départements 56. 29f 15f
Etranger... 62f 32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Credit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MARION & MARLON, Experts.** Bureaux: Edifice New York Life, Montréal. (et Atlantic Build., Washington, D. C.)

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

MONFORT HOTEL

SITUÉ A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les **Sportmen** y trouveront sport et confort complets. Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.



LE SEUL
Journal illustré des Dames qui publie en plus cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro et

LA SAISON
50, Rue de Lille, Paris
Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous coouvrant qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous.

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire

DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT,

Ville et Campagne... \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Lafêche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

35, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,

G.-A. Nantel

Editeur-Propriétaire
J.-A. Carufel, Administrateur.